

Gaspard de la Nuit

Ce document est réservé à un usage privé uniquement.

Gaspard de la Nuit

Ami, te souviens-tu, qu'en route pour Cologne,
Un dimanche, à Dijon, au cœur de la Bourgogne,
Nous allions admirant clochers, portraits et tours,
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours ?
SAINTE-BEUVE, *Les Consolations*.

Gaspard de la Nuit

Gothique donjon
et flèche gothique *,
dans un ciel d'optique,
là-bas, c'est Dijon.
Ses joyeuses treilles,
n'ont point leurs pareilles ;
ses clochers jadis
se comptaient par dix.
Là, plus d'une pinte
est sculptée ou peinte ;
Là, plus d'un portail
s'ouvre en éventail.
Dijon, *Moult te tarde !***
Et mon luth camard
chante la moutarde
et ton Jacquemart !

J'aime Dijon comme l'enfant, la nourrice dont il a sucé le lait, comme le poète, la jouvencelle qui a initié son cœur. Enfance et poésie ! Que l'une est éphémère et que l'autre est trompeuse ! L'enfance est un papillon qui se hâte de brûler ses blanches ailes aux flammes de la jeunesse, et la poésie est semblable à l'amandier : ses fleurs sont parfumées et ses fruits sont amers.

J'étais un jour assis à l'écart dans le jardin de l'*Arquebuse*, — ainsi nommé de l'arme qui, autrefois, y signala si souvent l'adresse des chevaliers du papegai. Immobile sur un banc, on eût pu me comparer à la statue du bastion Bazire. Ce chef-d'œuvre du figuriste Sévallée et du peintre Guillot représentait un abbé assis et lisant. Rien ne manquait à son costume. De loin, on le prenait pour un personnage ; de près, on voyait que c'était un plâtre.

La toux d'un promeneur dissipa l'essaim de mes rêves. C'était un pauvre diable dont l'extérieur n'annonçait que misères et souffrances. J'avais déjà remarqué dans le même jardin sa redingote râpée qui se boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé que jamais brosse n'avait brossé, ses cheveux longs comme un saule, et peignés comme des broussailles, ses mains décharnées, pareilles à des ossuaires, sa physionomie narquoise, chafouine et maladive qu'effilait une barbe nazaréenne ; et mes conjectures l'avaient charitablement rangé parmi ces artistes au petit pied, joueurs de violon et peintres de portraits, qu'une faim irrassiable et une soif inextinguible condamnent à courir le monde sur la trace du juif-errant.

Nous étions maintenant deux sur le banc. Mon voisin feuilletait un livre des pages duquel s'échappa à son insu une fleur desséchée. Je la recueillis pour la lui rendre.

* Le donjon du palais des ducs, et la flèche de la cathédrale, que les voyageurs aperçoivent de plusieurs lieues dans la plaine.

** *Moult me tarde !* ancienne devise de la commune de Dijon.

L'inconnu, me saluant, la porta à ses lèvres flétries, et la replaça dans le livre mystérieux.

— « Cette fleur, me hasardai-je à lui dire, est sans doute le symbole de quelque doux amour enseveli ? Hélas ! nous avons tous dans le passé un jour qui nous désenchanté l'avenir ! »

— « Vous êtes poète ! me répondit-il en souriant. »

Le fil de la conversation était noué. Maintenant, sur quelle bobine allait-il s'envider ?

— « Poète, si c'est être poète que d'avoir cherché l'art ! »

— « Vous avez cherché l'art ! Et l'avez-vous trouvé ? »

— « Plût au ciel que l'art ne fût pas une chimère ! »

— « Une chimère !... Et moi aussi je l'ai cherché ! s'écria-t-il avec l'enthousiasme du génie, et l'emphase du triomphe. »

Je le priai de m'apprendre à quel lunetier il devait sa découverte, l'art ayant été pour moi ce qu'est une aiguille dans une meule de foin...

.....

— « J'avais résolu, dit-il, de chercher l'art comme au moyen-âge les rose-croix cherchèrent la pierre philosophale ; — l'art, cette pierre philosophale du dix-neuvième siècle !

« Une question exerça d'abord ma scolastique. Je me demandai : Qu'est-ce que l'art ? — L'art est la science du poète. — Définition aussi limpide qu'un diamant de la plus belle eau.

« Mais quels sont les éléments de l'art ? — Seconde question à laquelle j'hésitai pendant plusieurs mois de répondre. — Un soir qu'à la fumée d'une lampe, je fossais le poudreux charnier de l'échoppe d'un bouquiniste, j'y déterrai un petit livre en langue baroque et inintelligible, dont le titre s'armoriait d'un amphistère déroulant sur une banderole ces deux mots: *Gott-Liebe*. Quelques sous payèrent ce trésor. J'escaladai ma mansarde, et là, comme j'épelais curieusement le livre énigmatique, devant la fenêtre baignée d'un clair de lune, soudain il me sembla que le doigt de Dieu effleurait le clavier de l'orgue universel. Ainsi les phalènes bourdonnantes se dégagent du sein des fleurs qui pâment leurs lèvres aux baisers de la nuit. J'enjambai la fenêtre, et je regardai en bas. Ô surprise ! Rêvais-je ? Une terrasse que je n'avais pas soupçonnée aux suaves émanations de ses orangers, une jeune fille, vêtue de blanc, qui jouait de la harpe, un vieillard, vêtu de noir, qui priait à genoux ! Le livre me tomba de la main.

« Je descendis chez les locataires de la terrasse. Le vieillard était un ministre de la religion réformée qui avait échangé la froide patrie de sa Thuringe contre le tiède exil de notre Bourgogne. La musicienne était son unique enfant, blonde et frêle beauté de dix-sept ans qu'effeuillait un mal de langueur ; et le livre par moi réclamé était un eucologe

allemand à l'usage des églises du rit¹ luthérien, et aux armes d'un prince de la maison d'Anhalt-Coëthen.

« Ah! monsieur, ne remuons pas une cendre encore inassoupie ! Élisabeth n'est plus qu'une Béatrix à la robe azurée. Elle est morte, monsieur, morte! et voici l'eucologe où elle épanchait sa timide prière, la rose où elle a exhalé son âme innocente. — Fleur desséchée en bouton comme elle ! — Livre fermé comme le livre de sa destinée ! — Reliques bénies qu'elle ne méconnaîtra pas dans l'éternité, aux larmes dont elles seront trempées, quand la trompette de l'archange ayant rompu la pierre de mon tombeau, je m'élancerai par-delà tous les mondes jusqu'à la vierge adorée pour m'asseoir enfin près d'elle sous les regards de Dieu !... »

.....

— « Et l'art ? lui demandai-je. »

« Ce qui dans l'art est *sentiment* était ma douloureuse conquête. J'avais aimé, j'avais prié. *Gott-Liebe*, Dieu et Amour ! — Mais ce qui dans l'art est *idée* leurrait encore ma curiosité. Je crus que je trouverais le complément de l'art dans la nature ; j'étudiai donc la nature.

« Je sortais le matin de ma demeure et je n'y rentrais que le soir. — Tantôt, accoudé sur le parapet d'un bastion en ruines, j'aimais, pendant de longues heures, à respirer le parfum sauvage et pénétrant du violier qui mouchète de ses bouquets d'or la robe de lierre de la féodale et caduque citadelle de Louis XI^a ; à voir s'accidenter le paysage tranquille d'un coup de vent, d'un rayon de soleil ou d'une ondée de pluie, le bec-figue et les oisillons des haies se jouer dans la pépinière éparpillée d'ombres et de clartés, les grives, accourues de la montagne, vendanger la vigne assez haute et touffue pour cacher le cerf de la fable, les corbeaux s'abattre de tous les points du ciel, en bandes fatiguées, sur la carcasse d'un cheval abandonné par le pialey^b dans quelque bas-fond verdoyant ; à écouter les lavandières qui faisaient retentir leur *rouillot* joyeux au bord de Suzon^c et l'enfant qui chantait une mélodie plaintive en tournant sous la muraille la roue du cordier. — Tantôt je frayais à mes rêveries un sentier de mousse et de rosée, de silence et de quiétude, loin de la ville. Que de fois j'ai ravi leurs quenouilles de fruits rouges et acides aux halliers mal hantés de la Fontaine de Jouvence et de l'hermitage² de Notre-Dame-d'Étang, la fontaine des esprits et des fées, l'hermitage du diable^d ! Que de fois j'ai ramassé le buccin pétrifié, et le corail fossile sur les hauteurs pierreuses de Saint-

¹ Nous suivons la leçon de l'édition de J. Bony, qui précise en note que cette « graphie [est] attestée au singulier par Littré (Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, présentation par J. Bony, GF-Flammarion, Paris, 2005, note 10, p. 366).

^a Ce château, imposé à Dijon par la tyrannique défiance de Louis XI, lorsque après la mort de Charles-le-Téméraire il s'empara du duché au détriment de l'héritière légitime Marie de Bourgogne, a plus d'une fois tiré contre la ville, qui, il est vrai, lui a bien rendu ses gracieusetés. Aujourd'hui, ses tours chenuës servent de retraite à une compagnie de gendarmes.

^b L'écorcheur de chevaux morts.

^c Torrent qui parcourait autrefois Dijon à ciel découvert. Ses eaux sont reçues aujourd'hui au pied des remparts dans des canaux voûtés. — Les truites du *Val-de-Suzon* ont de la renommée en Bourgogne.

² Nous conservons l'orthographe de Bertrand pour toutes les occurrences de ce terme.

^d La chapelle, aujourd'hui fermée, de Notre-Dame-d'Étang était habitée en 1630 par un chapelain et par un hermite. Ce dernier ayant assassiné son confrère, un arrêt du parlement de Dijon, le condamna à être roué vif en place de Morimont.

Joseph, ravinées par l'orage! Que de fois j'ai pêché l'écrevisse dans les gués échevelés des Tilles^e, parmi les cressons qui abritent la salamandre glacée, et parmi les nénuphars dont bâillent les fleurs indolentes! Que de fois j'ai épié la couleuvre sur les plages embourbées de Saulons, qui n'entendent que le cri monotone de la foulque, et le gémissement funèbre de la grèbe! Que de fois j'ai étoilé d'une bougie les grottes souterraines d'Asnières où la stalactite distille avec lenteur l'éternelle goutte d'eau du clepsydre des siècles ! Que de fois j'ai hurlé de la corne sur les rocs perpendiculaires de Chèvre-Morte, la diligence gravissant péniblement le chemin à trois cents pieds au-dessous de mon trône de brouillards! Et les nuits mêmes, les nuits d'été, balsamiques et diaphanes, que de fois j'ai gigué comme un lycanthrope autour d'un feu allumé dans le val herbu et désert, jusqu'à ce que les premiers coups de cognée du bûcheron ébranlassent les chênes ! — Ah! monsieur, combien la solitude a d'attraits pour le poète ! j'aurais été heureux de vivre dans les bois, et de ne faire pas plus de bruit que l'oiseau qui se désaltère à la source, que l'abeille qui picore à l'aubépine et que le gland dont la chute crève la feuillée ! »

.....

— « Et l'art ? lui demandai-je. »

— « Patience ! — l'art était encore dans les limbes. J'avais étudié le spectacle de la nature ; j'étudiai les monuments des hommes.

« Dijon n'a pas toujours parfilé ses heures oisives aux concerts de ses philharmoniques enfants. Il a endossé le haubert, — coiffé le morion, — brandi la pertuisane, — dégainé l'épée, — amorcé l'arquebuse, — braqué le canon sur ses remparts, — couru les champs, tambour battant et enseignes déchirées,— et, comme le ménestrel, gris de la barbe, qui emboucha la trompette avant de racler du rebec, il aurait de merveilleuses histoires de guerre à vous raconter ; ou plutôt,— ses bastions croulants qui encaissent dans une terre mêlée de débris les racines fouilleuses³ de ses marronniers d'Inde, — et son château démantelé dont le pont tremble sous le pas éreinté de la jument du gendarme regagnant la caserne, — tout atteste deux Dijons, un Dijon d'aujourd'hui, un Dijon d'autrefois.

« J'eus bientôt déblayé le Dijon des 14^e et 15^e siècles, autour duquel courait un branle de dix-huit tours, de huit portes et de quatre poternes ou *portelles*, — le Dijon de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur, de Philippe-le-Bon, de Charles-le-Téméraire, — avec ses maisons de torchis, à pignons pointus comme le bonnet d'un fou, à façades barrées de croix de Saint-André ; — avec ses hôtels embastillés, à étroites barbicanes, à doubles guichets, à préaux pavés de halberdiers ; — avec ses églises, sa Sainte Chapelle, ses abbayes, ses monastères, qui faisaient des processions de clochers, de flèches, d'aiguilles, déployant pour bannières leurs vitraux d'or et d'azur, promenant leurs reliques miraculeuses, s'agenouillant aux cryptes sombres de leurs martyrs, ou au reposoir fleuri de leurs jardins ; — avec son torrent de Suzon dont le cours, chargé de poncels de bois et de moulins à farine, séparait le territoire de l'abbé de Saint-Bénigne

^e Nom générique de plusieurs petites rivières qui arrosent le pays de la plaine, entre Dijon et la Saône.

³ Nous suivons ici la leçon du manuscrit donnée par Jacques Bony qui s'en explique ainsi : « Tous les éditeurs écrivent *feuilleuses* à la suite de Guégan, ce qui n'a guère de sens, alors que le manuscrit porte bien *fouilleuses*. » (Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, présentation par J. Bony, GF-Flammarion, Paris, 2005, p.367)

du territoire de l'abbé de Saint-Étienne, comme un huissier au parlement jetait sa verge et son holà entre deux plaideurs bouffis de colère^f — Et enfin avec ses faubourg populeux dont l'un, celui de Saint-Nicolas, étalait ses douze rues au soleil ni plus ni moins qu'une grasse truie en gésine ses douze mamelles. — J'avais galvanisé un cadavre et ce cadavre s'était levé.

« Dijon se lève; il se lève, il marche, il court ! — Trente *dindelles* carillonnent dans un ciel bleu d'outremer, comme en peignait le vieil Albert Dürer. La foule se presse aux hôtelleries de la rue Bouchepot, aux étuves de la porte aux Chanoines, au mail de la rue Saint-Guillaume, au change de la rue Notre-Dame, aux fabriques d'armes de la rue des Forges, à la fontaine de la place des Cordeliers, au four banal de la rue de Bèze, aux halles de la place Champeaux, au gibet de la place Morimont ; — bourgeois, nobles, vilains, soudrilles, prêtres, moines, clercs, marchands, varlets, juifs, lombards, pèlerins, ménestrels, officiers du Parlement et de la Chambre des comptes, officiers des gabelles, officiers de la monnaie, officiers de la gruerie, officiers de la maison du duc ; — qui clament, qui sifflent, qui chantent, qui geignent, qui prient, qui maugréent ; — dans des basternes, dans des litières, à cheval, sur des mules, sur la haquenée de saint François. — Et comment douter de cette résurrection ? Voici flotter aux vents l'étendard de soie, moitié vert, moitié jaune, broché des armoiries de la ville, qui sont de gueules au pampre d'or feuillé de sinople^g.

« Mais quelle est cette cavalcade ? c'est le duc qui va s'ébattre à la chasse. Déjà la duchesse l'a précédé au château de Rouvres. — Le magnifique équipage et le nombreux cortège ! — Monseigneur le duc éperonne un gris-pommelé qui frissonne à l'air vif et piquant du matin. Derrière lui caracolent et se pavant les *Riches* de Châlons, les *Nobles* de Vienne, les *Preux* de Vergy, les *Fiers* de Neuchâtel, les *bons Barons* de Beaufremont. — Et ces deux personnages qui chevauchent à la queue de la file ? Le plus jeune que distinguent son justaucorps de velours sang-de-bœuf et sa marotte grelottante, s'égosille de rire ; le plus vieux, accoutré d'une cape de drap noir sous laquelle il retraits un volumineux psautier, baisse la tête d'un air confus : l'un est le Roi des Ribauds, et l'autre, le chapelain du duc^h. Le fou propose au sage des questions que celui-ci ne peut résoudre ; — Et tandis que le populaire crie : Noël ! — que les palefrois hennissent, — que les limiers aboient, — que les cors fanfarent, — eux, — la bride sur

^f Les deux abbayes de St-Étienne et de St-Bénigne dont les contestations fatiguèrent si souvent la patience du parlement, étaient si anciennes, si puissantes, et jouissaient de tant de privilèges accordés par les ducs et les papes, qu'il n'y avait à Dijon aucun établissement religieux qui ne relevât de l'une ou de l'autre. Les sept églises de la ville étaient leurs filles, et chacune des deux abbayes avait en outre son église particulière. — L'abbaye de Saint-Étienne battait monnaie.

^g Telles auraient été, suivant Pierre Paillot, les anciennes armoiries de la commune de Dijon; mais l'abbé Boullemier (*Mém. de l'acad. de Dijon*, 1771) a prétendu qu'elles n'étaient que de gueules plein. Ces deux savants ne feraient-ils pas confusion de temps, et les armoiries de Dijon n'auraient-elles pas été *de gueules plein* avant de porter *au pampre d'or feuillé de sinople*? C'est ce que je n'ai pas le loisir d'examiner ici.

^h Philippe-le-Hardi avait son *Roi des Ribauds*, il lui donna 200 livres en 1396 (*Courtépée*).

le cou de leurs montures à l'amble,— devisent familièrement de la sage dame Judith, et du preud'homme Machabée.

« Cependant un héraut sonne de la buccine sur la tour du logis du duc. Il signale dans la plaine les chasseurs lançant leurs faucons. — Le temps est pluvieux. Une brume grisâtre lui dérobe au loin l'abbaye de Cîteaux qui baigne ses bois dans les marécages ; mais un rayon de soleil lui montre, — plus rapprochés et plus distincts, — le château de Talant, dont les terrasses et les plates-formes se crénelent dans la nue, — les manoirs du sire de Ventoux et du seigneur de Fontaine, dont les girouettes percent des massifs de verdure, — le monastère de Saint-Maur, dont les colombiers s'aiguisent au milieu d'une volée de pigeons, — la léproserie de Saint-Apollinaire qui n'a qu'une porte et n'a point de fenêtres, — la chapelle de Saint-Jacques de Trimolois, qu'on dirait un pèlerin cousu de coquilles ; — Et sous les murs de Dijon, au-delà des meix de l'abbaye de Saint-Bénigne, le cloître de la Chartreuse, blanc comme le froc des disciples de Saint-Bruno.

« La Chartreuse de Dijon! le Saint-Denis des ducs de Bourgogneⁱ ! Ah ! pourquoi faut-il que les enfants soient jaloux des chefs-d'œuvre de leurs pères ! — Allez maintenant où fut la Chartreuse, vos pas y heurteront sous l'herbe des pierres qui ont été des clefs de voûtes, des tabernacles d'autels, des chevets de tombeaux, des dalles d'oratoires ; — des pierres où l'encens a fumé, où la cire a brûlé, où l'orgue a murmuré, où les ducs vivants ont fléchi le genou, où les ducs morts ont posé le front. — Ô néant de la grandeur et de la gloire ! on plante des calebasses dans la cendre de Philippe-le-Bon ! — Plus rien de la Chartreuse ! — Je me trompe.— Le portail de l'église et la tourelle du clocher sont debout. La tourelle élancée et légère, une touffe de giroflée sur l'oreille, ressemble à un jouvenceau qui mène en laisse un lévrier ; le portail martelé serait encore un joyau à pendre au cou d'une cathédrale. Il y a outre cela, dans le préau du cloître, un piédestal gigantesque dont la croix est absente, et autour duquel sont nichées six statues de prophètes, admirables de désolation... Et que pleurent-ils ? Ils pleurent la croix que les anges ont reportée dans le ciel.

« Le sort de la Chartreuse a été celui de la plupart des monuments qui embellissaient Dijon à l'époque de la réunion du duché au domaine royal. Cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même. Louis XI l'avait découronnée de sa puissance, la Révolution l'a décapitée de ses clochers. — Il ne lui reste plus que trois églises, de sept églises, d'une sainte-chapelle^j, de deux abbayes et d'une douzaine de monastères. Trois de ses portes

ⁱ Je ne compare la Chartreuse de Dijon à l'abbaye de Saint-Denis que sous le rapport de la magnificence et de la richesse de ses sépultures. Trois ducs seulement ont été inhumés à la Chartreuse, Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur, et Philippe-le-Bon; et je n'ignore pas que l'Église de Cîteaux avait communément reçu, depuis Eudes I^{er}, les dépouilles des ducs de la première et de la seconde race royale. — C'est Philippe-le-Hardi qui fonda la Chartreuse en 1383. Tout n'y était que lambris de bois d'Irlande, que chasubles et tapis de drap d'or, que courtines d'étoffes de Chypre et de Damas, que bénitiers et chandeliers d'argent, que lampes de vermeil, que chapelles portatives à personnages d'ivoire, que peintures et sculptures exécutées par les premiers artistes du temps. La vaisselle pour le service de l'autel pesait 55 marcs. — Le marteau de la révolution, en jetant en bas la Chartreuse, avait dispersé dans les cabinets de quelques curieux les débris des tombeaux de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, femme de ce dernier (Charles-le-Téméraire n'avait pas fait élever de monument à son père Philippe-le-Bon). Ces chefs-d'œuvre de l'art au 15^e siècle ont été restaurés et placés dans une des salles du musée de Dijon.

^j Elle n'a pas plus échappé que la Chartreuse et tant d'autres chefs-d'œuvre à la fureur des réactions. On n'en a pas laissé pierre sur pierre. Cette sainte-chapelle élevée par le duc Hugues III au retour de la croisade, vers 1171, était riche de mille objets d'art et de piété. Que sont devenus, par exemple, ses vitraux et ses statues historiques ; cette boiserie du chœur où étaient appendues les armoiries des trente et

sont bouchées, ses poternes ont été démolies, ses faubourgs ont été rasés, son torrent de Suzon s'est précipité aux égouts, sa population a secoué ses feuilles, et sa noblesse est tombée en quenouille. — Hélas ! On voit bien que le duc Charles et sa chevalerie partis, — il y aura bientôt quatre siècles,^k pour la bataille, n'en sont pas revenus.

« Et moi, j'errais parmi ces ruines comme l'antiquaire qui cherche des médailles romaines dans les sillons d'un *castrum*, après une grosse pluie d'orage. Dijon expiré conserve encore quelque chose de ce qu'il fut, semblable à ces riches Gaulois qu'on ensevelissait une pièce d'or dans la bouche, et une autre dans la main droite. »

— « Et l'art ? lui demandai-je. »

— « J'étais un jour occupé devant l'église Notre-Dame à considérer Jacquemart, sa femme et son enfant, qui martelaient midi. — L'exactitude, la pesanteur, le flegme de Jacquemart seraient le certificat de son origine flamande, quand même on ignorerait qu'il dispensait les heures aux bons bourgeois de Courtray, lors du sac de cette ville, en 1383. Gargantua escamota les cloches de Paris, Philippe-le-Hardi l'horloge de Courtray ; chaque prince à sa taille. — Un éclat de rire se fit entendre là-haut et j'aperçus dans un angle du gothique édifice, une de ces monstrueuses figures, que les sculpteurs du moyen-âge ont attachées par les épaules aux gouttières des cathédrales, une atroce figure de damné qui, en proie aux souffrances, tirait la langue, grinçait des dents, et se tordait les mains. — C'était elle qui avait ri. »

— « Vous aviez un fétu dans l'œil ! m'écriai-je. »

— « Ni fétu dans l'œil, ni coton dans l'oreille. — La figure de pierre avait ri, — ri d'un rire grimaçant, effroyable, infernal, mais — sarcastique, incisif, pittoresque. »

« J'eus honte à part moi d'avoir eu si longtemps affaire à un monomane. Cependant, j'encourageai d'un sourire le rose-croix de l'art à poursuivre sa drolatique histoire.

— « Cette aventure, continua-t-il, me donna à réfléchir. — Je réfléchis que, puisque Dieu et l'amour étaient la première condition de l'art, ce qui dans l'art est *sentiment*, — Satan pourrait bien être la seconde de ces conditions, ce qui dans l'art est *idée*. — N'est-ce pas le diable qui a bâti la cathédrale de Cologne ?

« Me voilà en quête du diable. Je blêmis sur les livres magiques de Cornelius Agrippa, et j'égorge la poule noire du maître d'école, mon voisin. — Pas plus de diable qu'au bout du rosaire d'une dévote ! — Néanmoins il existe. — Saint-Augustin en a, de sa plume, légalisé le signalement : *Dæmones sunt genere animalia, ingenio rationabilia, animo passiva, corpore aerea, tempore æterna*. Cela est positif. Le diable existe. Il pérore à la Chambre, il plaide au Palais, il agiote à la Bourse. On le grave en vignettes, on le broche en romans, on l'habille en drames. On le voit partout comme je vous vois.

un premiers chevaliers de la Toison d'Or, institués par Philippe-le-Bon ; le beau vaissel où l'on conservait une hostie miraculeuse et sur lequel brillait, aux jours de fêtes, la couronne d'or que le roi Louis XII, relevant d'une dangereuse maladie, en 1505, avait envoyée au chapitre par deux hérauts? — Le temps a fait un pas, et la terre a été renouvelée, dit quelque part M. de Chateaubriand.

^k Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, fut tué à la bataille de Nancy, le dimanche 5 janvier 1476.

C'est pour lui épiler mieux la barbe, que les miroirs de poche ont été inventés. Polichinelle a manqué son ennemi et le nôtre. Oh ! que ne l'a-t-il assommé d'un coup de bâton sur la nuque !

« Je bus l'élixir de Paracelse, le soir, avant de me coucher. J'eus la colique. Nulle part le diable en cornes et en queue.

« Encore un désappointement : — L'orage, cette nuit-là, mouillait jusqu'aux os la vieille cité accroupie dans le sommeil. Comment je rôdais à tâtons, n'y voyant goutte, parmi les anfractuosités intérieures de l'église Notre-Dame, c'est ce que vous expliquera un sacrilège. Il n'y a pas de serrures dont le crime n'ait la clef. — Ayez pitié de moi ! j'avais besoin d'une hostie et d'une relique. — Une clarté piqua les ténèbres. Plusieurs autres se montrèrent successivement, de sorte que je distinguai bientôt quelqu'un dont la main affûtée d'un long allumoir distribuait la flamme aux chandeliers du maître-autel. C'était Jacquemart, qui, non moins imperturbable que de coutume sous sa *caule* de fer rapiécée, acheva sa besogne sans paraître s'inquiéter ni même s'apercevoir de la présence d'un témoin profane. Jacqueline, agenouillée aux degrés, gardait une immobilité parfaite, la pluie découlant de sa jupe de plomb atournée à la mode brabançonne, de sa gorgerette de tôle tuyautée comme une dentelle de Bruges, de son visage de bois verni comme les joues d'une poupée de Nuremberg. Je lui bégayais une humble question sur le diable et sur l'art, quand le bras de la Maritorne se débanda avec la précipitation soudaine et brutale d'un ressort, et au bruit cent fois répercuté du lourd marteau qu'elle serrait du poing, la foule des abbés, des chevaliers, des bienfaiteurs qui peuplent de leurs gothiques momies les caveaux gothiques de l'église, afflua processionnellement autour de l'autel éblouissant des splendeurs vives et ailées de la crèche de Noël. La vierge noire¹, la vierge des temps barbares, haute d'une coudée, à la tremblante couronne de fil d'or, à la robe raide d'empois et de perles, la vierge miraculeuse devant qui grésille une lampe d'argent, sauta en bas de sa chaire, et courut sur les dalles de la vitesse d'un toton. Elle s'avavançait des nefs profondes, à bonds gracieux et inégaux, accompagnée d'un petit Saint-Jean de cire et de laine qu'embrasa une étincelle, et qui se fondit bleu et rouge. Jacqueline s'était armée de ciseaux pour tondre l'occiput de son enfanton emmaillotté, un cierge éclaira au loin la chapelle du baptistère, et alors... »

— « Et alors ? »

— « Et alors le soleil qui luisait par un pertuis, les moineaux qui becquetaient mes vitres, et les cloches qui marmonnaient une antienne dans la nue, m'éveillèrent. J'avais fait un rêve. »

— « Et le diable ? »

— « Il n'existe pas. »

— « Et l'art ? »

— « Il existe. »

¹ Cette image était déjà en grande vénération au 12^e siècle. Elle est d'un bois noir, dur et pesant qu'on croit être du châtaignier.

— « Mais où donc ? »

— « Au sein de Dieu ! » — Et son œil où germait une larme, sondait le ciel. — « Nous ne sommes, nous, monsieur, que les copistes du créateur. La plus magnifique, la plus triomphante, la plus glorieuse de nos œuvres éphémères n'est jamais que l'indigne contrefaçon, que le rayonnement éteint de la moindre de ses œuvres immortelles. Toute originalité est un aiglon qui ne brise la coquille de son œuf que dans les aires sublimes et foudroyantes du Sinai. — Oui, monsieur, j'ai longtemps cherché l'art absolu ! Ô délire ! ô folie ! Regardez ce front ridé par la couronne de fer du malheur ! Trente ans ! et l'arcane que j'ai sollicité de tant de veilles opiniâtres, à qui j'ai immolé jeunesse, amour, plaisir, fortune, l'arcane gît, inerte et insensible, comme le vil caillou, dans la cendre de mes illusions ! Le néant ne vivifie point le néant. »

Il se levait. Je lui témoignai ma commisération par un soupir hypocrite et banal.

— « Ce manuscrit, ajouta-t-il, vous dira combien d'instruments ont essayés mes lèvres avant d'arriver à celui qui rend la note pure et expressive, combien de pinceaux j'ai usés sur la toile avant d'y voir naître la vague aurore du clair-obscur. Là sont consignés divers procédés, nouveaux peut-être, d'harmonie et de couleur, seul résultat et seule récompense qu'aient obtenus mes élucubrations. Lisez-le ; vous me le rendrez demain. Six heures sonnent à la cathédrale ; elles chassent le soleil qui s'esquive le long de ces lilas. Je vais m'enfermer pour écrire mon testament. Bonsoir. »

— « Monsieur ! »

Bah ! il était loin. Je demeurai aussi coi et penaud qu'un président à qui son greffier aurait pris une puce chevauchant sur le nez. Le manuscrit était intitulé : *Gaspard de la Nuit. Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.*

Le lendemain était un samedi. Personne à l'*Arquebuse* ; quelques juifs qui festoyaient le jour du Sabbat. Je courus par la ville m'informant de M. Gaspard de la Nuit à chaque passant. Les uns me répondaient : — « Oh ! vous plaisantez ! » — Les autres : — « Eh qu'il vous torde le cou ! » — Et tous aussitôt me plantaient là. J'abordai un vigneron de *lai rue sain-felebar*, nabot et bossu, qui se carrait sur sa porte en riant de mon embarras.

— « Connaissez-vous M. Gaspard de la Nuit ? » —

— « Que lui voulez-vous, — à ce garçon-là ? » —

— « Je veux lui rendre un livre qu'il m'a prêté. » —

— « Un grimoire ! » —

— « Comment ! un grimoire !... Enseignez-moi, je vous prie, son domicile. » —

— « Là-bas où pend ce pied de biche. » —

— « Mais cette maison... vous m'adressez à M. le curé ! » —

— « C'est que je viens de voir entrer chez lui la grande brune qui blanchit ses aubes et ses rabats. » —

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » —

— « Cela signifie que M. Gaspard de la Nuit s'attife quelquefois en jeune et jolie fille pour tenter de dévots personnages, — témoin son aventure avec Saint-Antoine, mon patron. » —

— « Faites-moi grâce de vos malignités, et dites-moi où est M. Gaspard de la Nuit. » —

— « Il est en enfer, supposé qu'il ne soit pas ailleurs. » —

— « Ah ! je m'avise enfin de comprendre ! Quoi ! Gaspard de la Nuit serait ... ? » —

— « Eh ! oui... le diable ! » —

— « Merci, mon brave !... Si Gaspard de la Nuit est en enfer, qu'il y rôtisse. J'imprime son livre. » —

LOUIS BERTRAND.

Préface

Préface

L'art a toujours deux faces antithétiques, médaille dont, par exemple, un côté accuserait la ressemblance de Paul Rembrandt, et le revers, celle de Jacques Callot.— Rembrandt est le philosophe à barbe blanche qui s'encolimaçonne en son réduit, qui absorbe sa pensée dans la méditation et dans la prière, qui ferme les yeux pour se recueillir, qui s'entretient avec des esprits de beauté, de science, de sagesse et d'amour, et qui se consume à pénétrer les mystérieux symboles de la nature.— Callot, au contraire, est le lansquenet fanfaron et grivois qui se pavane sur la place, qui fait du bruit dans la taverne, qui caresse les filles de bohémiens, qui ne jure que par sa rapière et par son escopette, et qui n'a d'autre inquiétude que de cirer sa moustache.— Or, l'auteur de ce livre a envisagé l'art sous cette double personnification, mais il n'a point été trop exclusif, et voici, outre des fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot, des études sur Van Eyck, Lucas de Leyde, Albert Dürer, Peeter Neef, Breughel de Velours, Breughel d'Enfer, Van-Ostade, Gérard-Dow, Salvator-Rosa, Murillo, Fusely et plusieurs autres maîtres de différentes écoles.

Et que si on demande à l'auteur pourquoi il ne parangonne point en tête de son livre quelque belle théorie littéraire, il sera forcé de répondre que M. Séraphin ne lui a pas expliqué le mécanisme de ses ombres chinoises, et que Polichinelle cache à la foule curieuse le fil conducteur de son bras.— Il se contente de signer son œuvre

Gaspard de La Nuit.

À M. Victor Hugo

La gloire ne sait point ma demeure ignorée
Et je chante tout seul ma chanson éplorée
Qui n'a de charmes que pour moi.

C. Brugnot, *Ode*.

« Nargue de vos esprits errants, dit Adam,
je ne m'en inquiète pas plus qu'un aigle ne
s'inquiète d'une troupe d'oies sauvages ;
tous ces êtres-là ont pris la fuite depuis que
les chaires sont occupées par de braves
ministres, et les oreilles du peuple remplies
de saintes doctrines. »

Walter Scott, *L'abbé*, chap. XVI.

À M. Victor Hugo

Le livre mignard de tes vers, dans cent ans comme aujourd'hui, sera le bien choyé des châtelaines, des damoiseaux et des ménestrels, florilège de chevalerie, Décaméron d'amour qui charmera les nobles oisivetés des manoirs.

Mais le petit livre que je te dédie, aura subi le sort de tout ce qui meurt, après avoir, une matinée, peut-être amusé la cour et la ville qui s'amuse de peu de chose.

Alors, qu'un bibliophile s'avise d'exhumer cette œuvre moisie et vermoulue, il y lira à la première page ton nom illustre qui n'aura point sauvé le mien de l'oubli.

Sa curiosité délivrera le frêle essaim de mes esprits qu'auront emprisonnés si longtemps des fermaux de vermeil dans une geôle de parchemin.

Et ce sera pour lui une trouvaille non moins précieuse que l'est pour nous celle de quelque légende en lettres gothiques, écussonnée d'une licorne ou de deux cigognes.

Paris, 20 novembre 1836.

Les
Fantaisies
de
Gaspard de la Nuit

Ici commence le premier
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

L'École flamande

Harlem

I

Quand d'Amsterdam le coq d'or chantera
La poule d'or de Harlem pondera.

Les centuries de Nostradamus

Harlem

Harlem, cette admirable bambochade qui résume l'école flamande, Harlem peint par Jean-Breughel, Peter-Neef, David-Téniers et Paul Rembrandt.

Et le canal où l'eau bleue tremble, et l'église où le vitrage d'or flamboie, et le stoëb^{*4} où sèche le linge au soleil, et les toits, verts de houblon.

Et les cigognes qui battent des ailes autour de l'horloge de la ville, tendant le col du haut des airs et recevant dans leur bec les gouttes de pluie.

Et l'insouciant bourguemestre qui caresse de la main son double menton, et l'amoureux fleuriste qui maigrit, l'œil attaché à une tulipe.

Et la bohémienne qui se pâme sur sa mandoline, et le vieillard qui joue du Rommelpot^{**}, et l'enfant qui enfle une vessie.

Et les buveurs qui fument dans l'estaminet borgne, et la servante de l'hôtellerie qui accroche à la fenêtre un faisan mort.

* Balcon de pierre.

⁴ « Le manuscrit porte bien : *stoëb*, et non *stoël* que donnent toutes les éditions. » (Jacques Bony, *op. cit.*, p. 374.)

** Instrument de musique.

Le Maçon

II

Le maître maçon. – Regardez ces bastions,
ces contreforts ; on les dirait construits pour
l'éternité.

Schiller, *Guillaume Tell*.

Le Maçon

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudés, – si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds, et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échanquée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit, couchée les bras en croix, il aperçut, de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

Le Capitaine Lazare

III

– « On ne saurait prendre trop de précautions par le temps qui court, surtout depuis que les faux-monnayeurs se sont établis dans ce pays-ci. »

Le Siège de Berg-Op-Zoom

Le capitaine Lazare

Il s'assied dans son fauteuil de velours d'Utrecht, le Johan Blazius, pendant que l'horloge de Saint-Paul carillonne midi aux toits vermoulus et fumeux du quartier.

Il s'assied dans sa banque de bois d'Irlande le podagre lombard, pour me changer ce ducat d'or que je tire de ma ringrave, – chaud d'un pet.

Un des deux mille qu'un ricochet sanglant de la fortune et de la guerre a lancé de l'escarcelle d'un prier de bénédictins dans la bourse d'un capitaine de lansquenet !

Dieu me pardonne ! Le cancre l'examine à travers sa loupe et le pèse dans son trébuchet, comme si mon épée avait battu fausse monnaie sur le crâne du moine !

Or çà, dépêchons, maître cornard. Je n'ai l'humeur, ni le loisir⁵ d'effaroucher ces rufiens là-bas à qui ta femme vient de jeter un bouquet par ce pertuis.

Et j'ai besoin de sabler quelques vidrecomes, – oisif et mélancolique, depuis que la paix de Munster m'a enfermé dans ce château comme un rat dans une lanterne.

⁵ Nous suivons ici la leçon de l'édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

La Barbe pointue

IV

Si l'on n'a la tête lavée,
Le poil de la barbe frisé
Et la moustache relevée,
On est des dames mesprisé.

Les Poésies de d'Assoucy

La barbe pointue

Or, c'était fête à la synagogue, ténébreusement étoilée de lampes d'argent, et les rabbins en robes et en lunettes, baisaient leurs talmuds, marmottant, nasillonnant, crachant ou se mouchant, les uns assis, les autres non.

Et voilà que tout à coup parmi tant de barbes rondes, ovales, carrées qui floconnaient, qui frisaient, qui exhalaient ambre et benjoin, fut remarquée une barbe taillée en pointe.

Un docteur, nommé Elébotham, coiffé d'une meule de flanelle qui étincelait de pierreries, se leva et dit : – « Profanation ! il y a une barbe pointue ! »

– « Une barbe luthérienne ! » – « Un manteau court ! » – Tuez le Philistin. » – Et la foule trépignait de colère dans les bancs tumultueux, tandis que le sacrificateur braillait : – « Samson à moi ta mâchoire d'âne ! »

Mais le chevalier Melchior avait développé un parchemin authentiqué des armes de l'empire : – « Ordre, lut-il, d'arrêter le boucher Isaac van Heck, pour être l'assassin pendu, lui, pourceau d'Israël, entre deux pourceaux de Flandre. »

Trente hallebardiers se détachèrent à pas lourds et cliquetants de l'ombre du corridor. – « Feu de vos hallebardes ! leur ricana le boucher Isaac. » – Et il se précipita d'une fenêtre dans le Rhin.

Le marchand de tulipes

V

La tulipe est parmi les fleurs ce que le paon
est parmi les oiseaux. L'une est sans parfum,
l'autre est sans voix : l'une s'enorgueillit de sa
robe, l'autre de sa queue.

Le Jardin des Fleurs rares et curieuses.

Le marchand de tulipes

Nul bruit si ce n'est le froissement de feuillets de vélin sous les doigts du docteur Huytlen qui ne détachait les yeux de sa Bible jonchée de gothiques enluminures, que pour admirer l'or et le pourpre de deux poissons captifs aux humides flancs d'un bocal.

Les battants de la porte roulèrent : C'était un marchand fleuriste qui, les bras chargés de plusieurs pots de tulipes, s'excusa d'interrompre la lecture d'un aussi savant personnage.

– « Maître, dit-il, voici le trésor des trésors, la merveille des merveilles, un oignon comme il n'en fleurit jamais qu'un par siècle dans le sérail de l'empereur de Constantinople ! »

– « Une tulipe ! s'écria le vieillard courroucé, une tulipe, ce symbole de l'orgueil et de la luxure qui ont engendré dans la malheureuse cité de Wittemberg la détestable hérésie de Luther et de Mélanchton ! »

Maître Huytlen agrafa le fermail de sa bible, rangea ses lunettes dans leur étui, et tira le rideau de la fenêtre, qui laissa voir au soleil une fleur de la passion avec sa couronne d'épines, son éponge, son fouet, ses clous et les cinq plaies de Notre-Seigneur.

Le marchand de tulipes s'inclina respectueusement et en silence, déconcerté par un regard inquisiteur du duc d'Albe dont le portrait, chef-d'œuvre d'Holbein, était appendu à la muraille.

Les cinq doigts de la main

VI

Une honnête famille où il n'y a jamais eu
de banqueroute, où personne n'a jamais été
pendu.

La Parenté de Jean de Nivelles

Les cinq doigts de la main

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur goguenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne de la double bière de mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui, dès le matin, soufflette sa servante dont elle est jalouse, et caresse la bouteille dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est leur fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur, et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante Zerbine qui vend des dentelles aux dames et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le Benjamin de la famille, marmot pleureur qui toujours se brimbale à la ceinture de sa mère comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem.

La Viole de Gamba

VII

Il reconnut, à n'en pouvoir douter, la figure blême de son ami intime Jean-Gaspard Debureau, le grand paillasse des Funambules, qui le regardait avec une expression indéfinissable de malice et de bonhomie.

Théophile Gautier, *Onuphrius*.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

Chanson populaire

La viole de gamba

Le maître de chapelle eut à peine interrogé de l'archet la viole bourdonnante, qu'elle lui répondit par un gargouillement burlesque de lazzi et de roulades, comme si elle eût eu au ventre une indigestion de Comédie Italienne.

*

C'était d'abord la duègne Barbara qui grondait cet imbécile Pierrot d'avoir, le maladroit, laissé tomber la boîte à perruque de monsieur Cassandre, et répandu toute la poudre sur le plancher.

Et monsieur Cassandre de ramasser piteusement sa perruque, et Arlequin de détacher au viédase un coup de pied dans le derrière, et Colombine d'essuyer une larme de fou rire, et Pierrot d'élargir jusqu'aux oreilles une grimace enfarinée.

Mais bientôt, au clair de la lune, Arlequin dont la chandelle était morte, suppliait son ami Pierrot de tirer les verrous pour la lui rallumer, si bien que le traître enlevait la jeune fille avec la cassette du vieux.

*

– « Au diable Job Hans le luthier qui m'a vendu cette corde ! s'écria le maître de chapelle, recouchant la poudreuse viole dans son poudreux étui. »
– La corde s'était cassée.

L'Alchimiste

VIII

Nostre art s'apprent en deux manières, c'est à savoir par enseignement d'un maistre, bouche à bouche, et non autrement, ou par inspiration et révélation divines ; ou bien par les livres, lesquels sont moult obscurs et embrouillez ; et pour en iceux trouver accordance et vérité, moult convient estre subtil, patient, studieux et vigilant.

La Clef des secrets de philosophie de Pierre Vicot.

L'alchimiste

Rien encore! – Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond-Lulle!

Non rien, si ce n'est avec le sifflement de la cornue étincelante, les rires moqueurs d'un salamandre qui se fait un jeu de troubler mes méditations.

Tantôt il attache un pétard à un poil de ma barbe, tantôt il me décoche de son arbalète un trait de feu dans mon manteau.

Ou bien fourbit-il son armure, c'est alors la cendre du fourneau qu'il souffle sur les pages de mon formulaire et sur l'encre de mon écritoire.

Et la cornue, toujours plus étincelante, siffle le même air que le diable, quand Saint Eloy lui tenailla le nez dans sa forge.

Mais rien encore! – Et pendant trois autres jours et trois autres nuits, je feuilletterai, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond-Lulle!

Départ pour le Sabbat

IX

Elle se leva la nuict, et allumant de la chandelle, print une bouëtte et s'oignit, puis avec quelques paroles elle fut transportée au Sabbat.

Jean Bodin, *De la Démonomanie des Sorciers*.

Départ pour le Sabbat

Ils étaient là une douzaine qui mangeaient la soupe à la bière, et chacun d'eux avait pour cuillère l'os de l'avant-bras d'un mort.

La cheminée était rouge de braise, les chandelles champignonnaient dans la fumée, et les assiettes exhalaient une odeur de fosse au printemps.

Et lorsque Maribas riait ou pleurait, on entendait comme geindre un archet sur les trois cordes d'un violon démantibulé.

Cependant le soudard étala diaboliquement sur la table, à la lueur du suif, un grimoire où vint s'abattre une mouche grillée.

Cette mouche bourdonnait encore lorsque de son ventre énorme et velu une araignée escalada les bords du magique volume.

Mais déjà sorciers et sorcières s'étaient envolés par la cheminée, à califourchon qui sur le balai, qui sur les pincettes, et Maribas sur la queue de la poêle.

Ici finit le premier
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Ici commence le second
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Le Vieux Paris

Les deux juifs

I

Vieux époux,
vieux jaloux,
tirez tous
les verroux.

Vieille Chanson.

Les deux Juifs

Deux juifs, qui s'étaient arrêtés sous ma fenêtre, comptaient mystérieusement au bout de leurs doigts les heures trop lentes de la nuit.

– « Avez- vous de l'argent, Rabbi ? demanda le plus jeune au plus vieux. » – « Cette bourse, répondit l'autre, n'est point un grelot. »

*

Mais alors une troupe de gens se rua avec vacarme des bouges du voisinage ; et des cris éclatèrent sur mes vitraux comme les dragées d'une sarbacane.

C'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers la place du Marché, d'où le vent chassait les étincelles de paille et une odeur de roussi.

– « Ohé! ohé! Lanturelu! » – « Ma révérence à madame la lune ! » – « Par ici, la cagoule du diable! Deux juifs dehors pendant le couvre-feu! » – « Assomme! assomme! aux juifs, le jour, aux truands, la nuit! »

*

Et les cloches fêlées carillonnaient là-haut, dans les tours de Saint-Eustache le gothique : – « Din-don, din-don, dormez donc, din-don! »

À M. Louis Boulanger, peintre.

Les gueux de nuit

II

J'endure
froidure
bien dure.

La Chanson du Pauvre Diable.

Les gueux de nuit

– « Ohé! rangez-vous, qu'on se chauffe! » – « Il ne te manque plus que d'enfourcher le foyer! Ce drôle a les jambes comme des pincettes. »

– « Une heure! » – « Il bise dru! » – « Savez-vous, mes chats-huants, ce qui fait la lune si claire? » – « Non! » – « Les cornes de cocu qu'on y brûle. »

– « La rouge braise à griller de la charbonnée! » – « Comme la flamme danse bleue sur les tisons! Ohé! quel est le ribaud qui a battu sa ribaude? »

– « J'ai le nez gelé! » – « J'ai les grêves rôties! » – « Ne vois-tu rien dans le feu, Choupille? » – « Oui! une hallebarde. » – « Et toi, Jeanpoil? » – « Un œil. »

– « Place, place à Monsieur de la Chousserie! » – « Vous êtes là, monsieur le procureur, chaudement fourré et ganté pour l'hiver! » – « Ouidà! les matous n'ont pas d'engelures! »

– « Ah! voici messieurs du guet! » – « Vos bottes fument. » – « Et les tirelaines? » – « Nous en avons tué deux d'une arquebusade, les autres se sont échappés à travers la rivière. »

*

Et c'est ainsi que s'acoquinaient à un feu de brandons, avec des gueux de nuit, un procureur au parlement qui courait le guilledou, et les gascons du guet qui racontaient sans rire les exploits de leurs arquebuses détraquées.

Le Falot

III

Le Masque. : Il fait noir ; prête-moi ta lanterne.

Mercurio. : Bah! les chats ont pour lanterne leurs deux yeux.

Une Nuit de Carnaval.

Le falot

– Ah! pourquoi me suis-je, ce soir, avisé qu’il y avait place à me blottir contre l’orage, moi petit follet de gouttière, dans le falot de madame de Gourgouran! –

Je riais d’entendre un esprit que trempait l’averse, bourdonner autour de la maison lumineuse, sans pouvoir trouver la porte par laquelle j’étais entré.

Vainement me suppliait-il, enrôlé et morfondu, de lui permettre au moins de rallumer son rat de cave à ma bougie pour chercher sa route.

Soudain le jaune papier de la lanterne s’enflamma, crevé d’un coup de vent dont gémirent dans la rue les pendantes enseignes comme des bannières.

– « Jésus, miséricorde! s’écria la béguine, se signant de cinq doigts. » –
« Le diable te tenaille, sorcière, m’écriai-je, crachant plus de feu qu’un serpenteau d’artifice. »

Hélas ! moi qui, ce matin encore, rivalisais de grâces et de parure avec le chardonneret à oreillettes de drap écarlate, du damoisel de Luynes !

La tour de Nesle

IV

Il y avait à la tour de Nesle un corps-de-garde
auquel se logeoit le guet pendant la nuit.
Brantôme.

La tour de Nesle

– « Valet de trèfle! » – « Dame de pique! de gagne! » – Et le soudard qui perdait envoya d'un coup de poing sur la table son enjeu au plancher.

Mais alors messire Hugues, le prévôt, cracha dans le brasier de fer avec la grimace d'un cagou qui a avalé une araignée en mangeant sa soupe.

– « Pouah! les chaircuitiers, échaudent-ils leurs cochons à minuit? Ventre-dieu! c'est un bateau de feurre qui brûle en Seine! »

*

L'incendie, qui n'était d'abord qu'un innocent follet égaré dans les brouillards de la rivière, fut bientôt un diable à quatre tirant le canon et force arquebusades au fil de l'eau.

Une foule innombrable de turlupins, de béquillards, de gueux de nuit, accourus sur la grève, dansaient des gigues devant la spirale de flamme et de fumée.

Et rougeoyaient face à face la tour de Nesle, d'où le guet sortit, l'escopette sur l'épaule, et la tour du Louvre, d'où, par une fenêtre, le roi et la reine voyaient tout sans être vus.

Le Raffiné

V

Un fendant, un raffiné.

Poésies de Scarron.

Le Raffiné

« Mes crocs aiguisés en pointes ressemblent à la queue de la tarasque, mon linge est aussi blanc qu'une nappe de cabaret, et mon pourpoint n'est pas plus vieux que les tapisseries de la couronne.

« S'imaginerait-on jamais, à voir ma pimpante dégaine, que la faim, logée dans mon ventre, y tire, – la bourrèle! – une corde qui m'étrangle comme un pendu !

« Ah ! si de cette fenêtre, où grésille une lumière, était seulement tombée dans la corne de mon feutre, une mauviette rôtie au lieu de cette fleur fanée !

« La place Royale est, ce soir, aux falots, claire comme une chapelle! – « Gare la litière! » – « Fraîche limonade! – « Macarons⁶ de Naples! » – « Or ça, petit, que je goûte avec le doigt ta truite à la sauce! Drôle! il manque les épices dans ton poisson d'avril! »

« N'est-ce pas la Marion De l'Orme au bras du duc de Longueville? Trois bichons la suivent en jappant. – Elle a de beaux diamants dans les yeux, la jeune courtisane! – Il a de beaux rubis sur le nez, le vieux courtisan! »

*

Et le Raffiné se panadait, le poing sur la hanche, coudoyant les promeneurs, et souriant aux promeneuses. Il n'avait pas de quoi dîner ; il acheta un bouquet de violettes.

⁶ Bertrand écrit macarons pour macaroni. (Voir la note de J. Bony, *op. cit.*, p. 381 : « Bertrand écrit toujours *macaron*, qui désigne d'ordinaire, en français, une pâtisserie, pour *macaroni* [...] ce qui a amené des éditeurs à corriger. Les deux termes dérivent du même mot italien. »)

L'Office du soir

VI

Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits
tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes.

Victor Hugo, *Les Chants du Crépuscule*.

Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis.

Office des Vespres.

L'office du soir

Trente moines, épluchant feuillet par feuillet des psautiers aussi crasseux que leurs barbes, louaient Dieu, et chantaient pouilles au diable.

*

–« Madame, vos épaules sont une touffe de lys et de roses. » – Et comme le cavalier se penchait, il éborgna son valet du bout de son épée.

–« Moqueur ! minauda-t-elle, vous jouez-vous à me distraire ? » – « Est-ce l'*Imitation de Jésus* que vous lisez, madame ? » – « Non, c'est le *Brelan d'Amour et de Galanterie*. »

Mais l'office était psalmodié. Elle ferma son livre, et se leva de sa chaise : – « Allons-nous-en, dit-elle, assez prié pour aujourd'hui ! »

*

Et moi, pèlerin agenouillé à l'écart sous les orgues, il me semblait ouïr les anges descendre du ciel mélodieusement.

Je recueillais de loin quelques parfums de l'encensoir, et Dieu permettait que je glanasse l'épi du pauvre derrière sa riche moisson.

La sérénade

VII

La nuit, tous les chats sont gris.

Proverbe populaire.

La sérénade

Un luth, une guitarone, et un hautbois. Symphonie discordante et ridicule. Madame Laure à son balcon, derrière une jalousie. Point de lanternes dans la rue, point de lumières aux fenêtres. La lune encornée.

*

– Est-ce vous, d’Espignac? » – « Hélas! non. » – « C’est donc toi, mon petit Fleur-d’Amande? » – Ni l’un ni l’autre. » – « Comment! encore vous, Monsieur de la Tournelle? Bonsoir! cherchez minuit à quatorze heures! »

LES MUSICIENS DANS LEUR CAPE : – M. le conseiller en sera pour un rhume. » – Mais le galant n’a donc pas frayeur du mari? » – Eh! le mari est aux Iles. »

Cependant, que chuchotait-on ensemble? – « Cent louis par mois. » – « Charmant! » – « Un carrosse avec deux heiduques. » – « Superbe! » – Un hôtel dans le quartier des princes. » – « Magnifique! » – « Et mon cœur fourré d’amour. » – « Oh ! la jolie pantoufle à mon pied! »

LES MUSICIENS TOUJOURS DANS LEUR CAPE : – « J’entends rire Madame Laure. » – « La cruelle s’humanise. » – « Oui-dà! l’art d’Orphœus attendrissait les tigres dans les temps fabuleux! »

Madame Laure. – « Approchez, mon mignon, que je vous glisse ma clef au nœud d’un ruban! » – Et la perruque de monsieur le conseiller se mouilla d’une rosée que ne distillaient pas les étoiles. – « Ohé! Gueudespin, cria la maligne femelle, en fermant le balcon, empoignez-moi un fouet, et courez essuyer Monsieur! »

Messire Jean

VIII

Grave personnage dont la chaîne d'or et la
baguette blanche annonçaient l'autorité.

Walter Scott, *L'abbé*, ch. IV.

Messire Jean

– « Messire Jean, lui dit la reine, allez voir dans la cour du palais pourquoi ces deux lévriers se livrent bataille ! » – Et il y alla.

Et quand il y fut, le sénéchal tança d'une verte manière les deux lévriers qui se disputaient un os de jambon.

Mais ceux-ci, tirillant ses grègues noires, et mordant ses bas rouges, le culbutèrent comme un goutteux sur ses crosses.

– « Holà! holà! à mon aide! » – Et les pertuisaniers de la porte accoururent, que le museau des deux efflanqués avait fouillé déjà la friande escarcelle du bonhomme.

Cependant la reine se pâmait de rire, à une fenêtre, dans sa haute guimpe de Malines, aussi raide et plissée qu'un éventail.

– « Et pourquoi se battaient-ils, messire? » – « Ils se battaient, Madame, l'un maintenant contre l'autre que vous êtes la plus belle, la plus sage et la plus grande princesse de l'univers. »

À M. de Sainte-Beuve

La messe de minuit

IX

Christus natus est nobis ; venite, adoremus.
La Nativité de Notre-Seigneur J.-C.

Nous n'avons ni feu ni lieu,
Donnez-nous la part-à-Dieu.
Vielle Chanson.

La messe de minuit

La bonne dame et le noble sire de Chateauevieux rompaient le pain du soir, Monsieur l'aumônier bénissant la table, quand se fit entendre un bruit de sabot à la porte. C'étaient des petits enfants qui chantèrent un Noël.

– « Bonne dame de Chateauevieux, hâtez-vous! la foule s'achemine à l'église. Hâtez-vous, de peur que le cierge qui brûle sur votre prie-Dieu, dans la chapelle des Anges, ne s'éteigne, en étoilant de ses gouttes de cire les heures du vélin et le carreau de velours! – voici la première volée des cloches pour la messe de minuit! »

– « Noble sire de Chateauevieux, hâtez-vous, de peur que le sire de Grugel qui passe là-bas avec sa lanterne de papier, n'aille s'emparer, en votre absence, de la place d'honneur au banc des confrères de Saint-Antoine! – voici la seconde volée des cloches pour la messe de minuit! »

– « Monsieur l'aumônier, hâtez-vous! les orgues grondent, les chanoines psalmodient, hâtez-vous! les fidèles sont assemblés, et vous êtes encore à table! – voici la troisième volée des cloches pour la messe de minuit! »

Les petits enfants soufflaient dans leurs doigts, mais ils ne se morfondirent pas longtemps à attendre. Et sur le seuil gothique, blanc de neige, monsieur l'aumônier les régala, au nom des maîtres du logis, chacun d'une gaufre et d'une maille.

*

Cependant aucune cloche ne tintait plus. La bonne dame plongeait dans un manchon ses mains jusqu'aux coudes, le noble sire couvrit ses oreilles d'un mortier, et l'humble prêtre, encapuchonné d'une aumusse, marcha derrière, son missel sous le bras.

Le Bibliophile

X

Un Elzévir lui causait de douces émotions ;
mais ce qui le plongeait dans un ravissement
extatique, c'était un Henri Étienne.

Biographie de Martin Spickler.

Le Bibliophile

Ce n'était pas quelque tableau de l'école flamande, un David-Téniers, un Breughel d'Enfer, enfumé à n'y pas voir le diable.

C'était un manuscrit rongé des rats par les bords, d'une écriture toute enchevêtrée, et d'une encre bleue et rouge.

—« Je soupçonne l'auteur, dit le Bibliophile, d'avoir vécu vers la fin du règne de Louis douze, ce roi de paternelle et plantureuse mémoire. »

« Oui, continua-t-il d'un air grave et méditatif, oui, il aura été clerc dans la maison des sires de Chateauvieux. »

Ici, il feuilleta un énorme in-folio ayant pour titre : *Le nobiliaire de France*, dans lequel il ne trouva mentionnés que les sires de Chateaneuf.

— « N'importe ! dit-il un peu confus, Chateaneuf et Chateauvieux ne sont qu'un même château. Aussi bien il est temps de débaptiser le Pont-Neuf. »

Ici finit le second livre
des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Ici commence le troisième
Livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

La Nuit et ses prestiges

La Chambre Gothique

I

Nox et solitudo plenae sunt diabolo.
Les Pères de l'Église.

La nuit, ma chambre est pleine de diables.

La chambre gothique

– « Oh! la terre, – murmurai-je à la nuit, – est un calice embaumé dont le pistil et les étamines sont la lune et les étoiles! »

Et les yeux lourds de sommeil, je fermai la fenêtre qu'incrusta la croix du calvaire, noire dans la jaune auréole des vitraux.

*

Encore, – si ce n'était à minuit, – l'heure blasonnée de dragons et de diables! – que le gnome qui se soûle de l'huile de ma lampe!

Si ce n'était que la nourrice qui berce avec un chant monotone, dans la cuirasse de mon père, un petit enfant mort-né!

Si ce n'était que le squelette du lansquenet emprisonné dans la boiserie, et heurtant du front, du coude et du genou!

Si ce n'était que mon aïeul qui descend en pied de son cadre vermoulu, et trempe son gantelet dans l'eau bénite de l'eau-bénitier⁷!

Mais c'est Scarbo qui me mord au cou, et qui, pour cautériser ma blessure sanglante, y plonge son doigt de fer rougi à la fournaise!

⁷ Tel est le texte du manuscrit, comme l'a souligné J. Bony dans son édition (*op. cit.*, note 4, p. 384).

Scarbo

II

Mon Dieu, accordez-moi, à l'heure de ma mort,
les prières d'un prêtre, un linceul de toile, une bière
de sapin, et un lieu sec.

Les Patenôtres de M. le Maréchal.

Scarbo

– « Que tu meures absous ou damné, – marmottait Scarbo cette nuit à mon oreille, – tu auras pour linceul une toile d'araignée, et j'ensevelirai l'araignée avec toi ! »

– « Oh ! que du moins j'aie pour linceul, lui répondais-je, les yeux rouges d'avoir tant pleuré, – une feuille du tremble dans laquelle me bercera l'haleine du lac. »

– « Non ! – ricanait le nain railleur, – tu serais la pâture de l'escarbot qui chasse, le soir, aux moucherons aveuglés par le soleil couchant ! »

– « Aimes-tu donc mieux, – lui répliquais-je larmoyant toujours, – aimes-tu donc mieux que je sois sucé d'une tarentule à la trompe d'éléphant ? »

– « Eh bien, – ajoutait-il⁸, – console-toi, tu auras pour linceul les bandelettes tachetées d'or d'une peau de serpent, dont je t'emmailoterai comme une momie.

Et de la crypte ténébreuse de Saint-Bénigne, où je te coucherai debout contre la muraille, tu entendas à loisir les petits enfants pleurer dans les limbes. »

⁸ Nous suivons la leçon de l'édition de J. Bony : conforme au manuscrit.

Le Fou

III

Un Carolus ou bien encor,
Si l'aimez mieux, un Agneau d'or.

Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Le fou

La lune peignait ses cheveux avec un démêloir d'ébène qui argentait d'une pluie de vers luisants les collines, les prés et les bois.

*

Scarbo, gnome dont les trésors foisonnent, vannait sur mon toit, au cri de la girouette, ducats et florins qui sautaient en cadence, les pièces fausses jonchant la rue.

Comme ricana le fou qui vague, chaque nuit, par la cité déserte, un œil à la lune et l'autre – crevé!

– « Foin de la lune! grommela-t-il, ramassant les jetons du diable, j'achèterai le pilori pour m'y chauffer au soleil! »

*⁹

Mais c'était toujours la lune, la lune qui se couchait. – Et Scarbo monnayait sourdement dans ma cave ducats et florins à coups de balancier.

Tandis que, les deux cornes en avant, un limaçon qu'avait égaré la nuit, cherchait sa route sur mes vitraux lumineux.

⁹ Nous suivons la leçon des éditions de Helen Hart Poggenburg et de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

Le Nain

IV

– « Toi à cheval ? »

– « Eh ! pourquoi pas ? j'ai si souvent galopé sur un
lévrier du laird de Linlithgow ! »

Ballades Ecossaises.

Le nain

J'avais capturé de mon séant, dans l'ombre de mes courtines, ce furtif papillon, éclos d'un rais de la lune ou d'une goutte de rosée.

Phalène palpitante qui, pour dégager ses ailes captives entre mes doigts, me payait une rançon de parfums!

Soudain la vagabonde bestiole s'envolait, abandonnant dans mon giron, – ô horreur! – une larve monstrueuse et difforme à face humaine!

*

–« Où est ton âme? que je chevauche? » – « Mon âme, haquenée boiteuse des fatigues du jour, repose maintenant sur la litière dorée des songes. »

Et elle s'échappait d'effroi, mon âme, à travers la livide toile d'araignée du crépuscule, par-dessus de noirs horizons dentelés de noirs clochers gothiques.

Mais le nain, pendu à sa fuite hennissante, se roulait comme un fuseau dans les quenouillées de sa blanche crinière.

Le clair de lune

v

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Et priez pour les trépassés.

Le cri du crieur de nuit.

Le clair de lune

Oh! qu'il est doux, quand l'heure tremble au clocher, la nuit, de regarder la lune qui a le nez fait comme un carolus d'or!

*

Deux ladres se lamentaient sous ma fenêtre, un chien hurlait dans le carrefour, et le grillon de mon foyer vaticinait tout bas.

Mais bientôt mon oreille n'interrogea plus qu'un silence profond. Les lépreux étaient rentrés dans leurs chenils, aux coups du¹⁰ Jacquemart qui battait sa femme.

Le chien avait enfilé une venelle, devant les pertuisanes du guet enrrouillé par la pluie et morfondu par la bise.

Et le grillon s'était endormi, dès que la dernière bluette avait éteint sa dernière lueur dans la cendre de la cheminée.

Et moi, il me semblait, – tant la fièvre est incohérente! – que la lune grimant sa face, me tirait la langue comme un pendu!

¹⁰ Nous suivons ici la leçon de l'édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

À M^f. Louis Boulanger, peintre.

La Ronde sous la cloche

VI

C'était un bâtiment lourd, presque carré, entouré de ruines, et dont la tour principale, qui possédait encore son horloge, dominait tout le quartier.

Fenimore Cooper.

La Ronde sous la cloche

Douze magiciens dansaient une ronde sous la grosse cloche de Saint-Jean. Ils évoquèrent l'orage l'un après l'autre, et du fond de mon lit je comptai avec épouvante douze voix qui traversèrent processionnellement les ténèbres.

Aussitôt la lune courut se cacher derrière les nuées, et une pluie mêlée d'éclairs et de tourbillons fouetta ma fenêtre, tandis que les girouettes criaient comme des grues en sentinelle sur qui crève l'averse dans les bois.

La chanterelle de mon luth, appendu à la cloison, éclata ; mon chardonneret battit de l'aile dans sa cage ; quelque esprit curieux tourna un feuillet du Roman-de-la-Rose qui dormait sur mon pupitre.

Mais soudain gronda la foudre au haut de Saint-Jean. Les enchanteurs s'évanouirent frappés à mort, et je vis de loin leurs livres de magie brûler comme une torche dans le noir clocher.

Cette effrayante lueur peignait des rouges flammes du purgatoire et de l'enfer les murailles de la gothique église, et prolongeait sur les maisons voisines l'ombre de la statue gigantesque de Saint-Jean.

Les girouettes se rouillèrent ; la lune fondit les nuées gris de perle ; la pluie ne tomba plus que goutte à goutte des bords du toit, et la brise, ouvrant ma fenêtre mal close, jeta sur mon oreiller les fleurs de mon jasmin secoué par l'orage.

Un Rêve

VII

J'ai rêvé tant et plus, mais je n'y entends note.
Pantagruel, Livre III.

Un rêve

Il était nuit. Ce furent d'abord, – ainsi j'ai vu, ainsi je raconte, – une abbaye aux murailles lézardées par la lune, – une forêt percée de sentiers tortueux, – et le Morimont grouillant de capes et de chapeaux.

Ce furent ensuite, – ainsi j'ai entendu, ainsi je raconte, – le glas funèbre d'une cloche auquel répondaient les sanglots funèbres d'une cellule, – des cris plaintifs et des rires féroces dont frissonnait chaque feuille le long d'une ramée, – et les prières bourdonnantes des pénitents noirs qui accompagnaient un criminel au supplice.

Ce furent enfin, – ainsi s'acheva le rêve, ainsi je raconte, – un moine qui expirait couché dans la cendre des agonisants, – une jeune fille qui se débattait pendue aux branches d'un chêne. – Et moi que le bourreau liait échevelé sur les rayons de la roue.

Dom Augustin, le prieur défunt, aura, en habit de cordelier, les honneurs de la chapelle ardente, et Marguerite, que son amant a tuée, sera ensevelie dans sa blanche robe d'innocence, entre quatre cierges de cire.

Mais moi, la barre du bourreau s'était, au premier coup, brisée comme un verre, les torches des pénitents noirs s'étaient éteintes sous des torrents de pluie, la foule s'était écoulée avec les ruisseaux débordés et rapides, – et je poursuivais d'autres songes vers le réveil.

Mon Bisaïeul

VIII

Tout dans cette chambre était encore dans le même état, si ce n'est que les tapisseries y étaient en lambeaux, et que les araignées y tissaient leurs toiles dans la poussière.

WALTER SCOTT, *Woodstock*.

Mon Bisaïeul

Les vénérables personnages de la tapisserie gothique, remuée par le vent, se saluèrent l'un l'autre, et mon bisaïeul entre dans la chambre, – mon bisaïeul mort il y aura bientôt quatre-vingts ans!

Là ! – C'est là devant ce prie-Dieu qu'il s'agenouilla, mon bisaïeul le conseiller, baisant de sa barbe ce jaune missel étalé à l'endroit de ce ruban!

Il marmotta des oraisons tant que dura la nuit, sans décroiser un moment ses bras de son camail de soie violette, sans obliquer un regard vers moi, sa postérité, qui étais couché dans son lit, son poudreux lit à baldaquin!

Et je remarquais avec effroi que ses yeux étaient vides, bien qu'il parût lire, – que ses lèvres étaient immobiles, bien que je l'entendisse prier, – que ses doigts étaient décharnés, bien qu'ils scintillassent de pierreries!

Et je me demandais si je veillais ou si je dormais, – si c'étaient les pâleurs de la lune ou de Lucifer, – si c'était minuit ou le point du jour!

Ondine

IX

..... je croyais entendre
Une vague harmonie enchanter mon sommeil,
Et près de moi s'épandre un murmure pareil
Aux chants entrecoupés d'une voix triste et tendre.

Ch. Brugnot. *Les deux génies.*

Ondine

– « Écoute! – Écoute! – C’est moi, c’est Ondine qui frôle de ces gouttes d’eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la lune ; et voici, en robe de moire, la dame châtelaine qui contemple à son balcon la belle nuit étoilée et le beau lac endormi.

» Chaque flot est un ondin qui nage dans le courant, chaque courant est un sentier qui serpente vers mon palais, et mon palais est bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle du feu, de la terre et de l’air.

» Écoute! – Écoute! – Mon père bat l’eau coassante d’une branche d’aulne verte, et mes sœurs caressent de leurs bras d’écume les fraîches îles d’herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne! »

*

Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt pour être l’époux d’une ondine, et de visiter avec elle son palais pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j’aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s’évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus.

La Salamandre

X

Il jeta dans le foyer quelques frondes de houx
bénit, qui brûlèrent en craquetant.

Ch. Nodier, *Trilby*.

La Salamandre

– « Grillon, mon ami, es-tu mort, que tu demeures sourd au bruit de mon sifflet, et aveugle à la lueur de l'incendie? »

Et le grillon, quelques¹¹ affectueuses que fussent les paroles de la salamandre, ne répondait point, soit qu'il dormît d'un magique sommeil, ou bien soit qu'il eût fantaisie de boudier.

« Oh! chante-moi ta chanson de chaque soir dans ta logette de cendre et de suie, derrière la plaque de fer, écussonnée de trois fleurs-de-lys héraldiques! »

Mais le grillon ne répondait point encore, et la salamandre éplorée, tantôt écoutait si ce n'était pas sa voix, tantôt bourdonnait avec la flamme aux changeantes couleurs rose, bleue, rouge, jaune, blanche et violette.

– « Il est mort, il est mort, le grillon mon ami! » – Et j'entendais comme des soupirs et des sanglots, tandis que la flamme, livide maintenant, décroissait dans le foyer attristé.

– « Il est mort! Et puisqu'il est mort, je veux mourir! » – Les branches de sarment étaient consumées, la flamme se traîna sur la braise en jetant son adieu à la crémaillère, et la salamandre mourut d'inanition.

¹¹ Nous rétablissons l'orthographe de Bertrand d'après l'édition de J. Bony, vérifiée sur le fac-similé du manuscrit original, nécessaire à la liaison et donc aux jeux de sonorité de la strophe.

L'heure du Sabbat

XI

Qui passe donc si tard à travers la vallée ?

H. de Latouche, *Le Roi des Aulnes*.

L'heure du Sabbat

C'est ici! – et déjà dans l'épaisseur des halliers, qu'éclaire à peine l'œil phosphorique du chat sauvage tapi sous les ramées ;

Aux flancs des rocs qui trempent dans la nuit des précipices leur chevelure de broussailles, ruisselante de rosée et de vers luisants ;

Sur le bord du torrent qui jaillit en blanche écume au front de pins, et qui bruine en grise vapeur au fond des châteaux ;

Une foule se rassemble innombrable, que le vieux bûcheron attardé par les entiers, sa charge de bois sur le dos, entend et ne voit pas.

Et de chêne en chêne, de butte en butte, se répondent mille cris confus, lugubres, effrayants : – Hum! hum! – Schup! schup! – Coucou! coucou! »

C'est ici le gibet! – Et voilà paraître dans la brume un juif qui cherche quelque chose parmi l'herbe mouillée, à l'éclat doré d'une main de gloire.

Ici finit le troisième
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Ici commence le quatrième
livre des fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Les Chroniques

Maître Ogier
(1407)

I

Le dict roy Charles sixiesme du nom fust très débonnaire et moult aimé ; et le populaire n'avait en grand'haine que les ducs d'Orléans et de Bourgogne, qui imposaient des tailles excessives par tout le royaume.

Les Annales et Croniques de France, depuis la guerre de Troyes, jusques au Roys Loys, unzième du nom, par Maître Nicolle Giles.

Maître Ogier

– « Sire, demanda maître Ogier au roi qui regardait par la petite fenêtre de son oratoire le vieux Paris égayé d'un rayon de soleil, oyez-vous point s'ébattre, dans la cour de votre Louvre, ces passereaux gourmands emmi cette vigne rameuse et feuillue? »

– « Oui-dà! répondit le roi, c'est un ramage bien divertissant. »

– « Cette vigne est en votre courtil ; cependant point n'aurez-vous le profit de la cueillette, répliqua maître Ogier avec un bénin sourire : passereaux sont d'effrontés larrons, et tant leur plaît la picorée, qu'ils seront toujours picoreurs. Ils vendangeront pour vous votre vigne. »

– « Oh! Nenni, mon compère! je les chasserai, s'écria le roi! »

Il approcha de ses lèvres le sifflet d'ivoire qui pendait à un anneau de sa chaîne d'or, et en tira des sons si aigus et si perçants que les passereaux s'envolèrent dans les combles du palais.

– « Sire, dit alors maître Ogier, permettez que je déduise de ceci une affabulation. Ces passereaux sont vos nobles ; cette vigne est le peuple. Les uns banquetent aux dépens de l'autre. Sire, qui gruge le vilain, gruge le seigneur. Assez de déprédations! Un coup de sifflet, et vendangez vous-même votre vigne. »

Maître Ogier roulait sous ses doigts, d'un air embarrassé, la corne de son bonnet. Charles VI hocha tristement la tête ; et serrant la main au bourgeois de Paris : – « Vous êtes un preud'homme! Soupira-t-il. »

La Poterne du Louvre

II

Ce nain était paresseux, fantasque, et méchant ;
mais il était fidèle, et ses services étaient agréables à
son maître.

Walter Scott, *Le Lai du Ménestrel*.

La Poterne du Louvre

Cette petite lumière avait traversé la Seine gelée, sous la tour de Nesle, et maintenant, elle n'était plus éloignée que d'une centaine de pas, dansant parmi le brouillard, ô prodige infernal! avec un grésillement semblable à un rire moqueur.

– « Qui est-ce là? » cria le suisse de garde au guichet de la poterne du Louvre. »

La petite lumière se hâtait d'approcher, et ne se hâtait pas de répondre. Mais bientôt apparut une figure de nabot, habillée d'une tunique à paillettes d'or et coiffée d'un bonnet à grelots d'argent, dont la main balançait un rouge lumignon dans les losanges vitrés d'une lanterne.

– « Qui est-ce là? » répéta le suisse d'une voix tremblante, son arquebuse couchée en joue. »

Le nain moucha la bougie de sa lanterne, et l'arquebusier distingua des traits ridés et amaigris, des yeux brillants de malice, et une barbe blanche de givre.

– « Ohé!ohé! l'ami, gardez-vous bien de bouter le feu à votre escopette. Là! Là! Sang de Dieu ! Vous ne respirez que morts et carnage! s'écria le nain d'une voix non moins émue que celle du montagnard. »

– « L'ami vous-même! Ouf ! Mais qui donc êtes-vous? demanda le suisse un peu rassuré. – Et il replaçait à son chapeau de fer la mèche de son arquebuse. »

– « Mon père est le roi Nacbuc, et ma mère la reine Nacbuca. Ioup! ioup! iou! répondit le nain, tirant la langue d'un empan, et pirouettant deux tours sur un pied. »

Cette fois le soudard claqua des dents. Heureusement il se ressouvint qu'il avait un chapelet pendu à son ceinturon de buffle.

– « Si votre père est le roi Nacbuc, *pater noster*, et votre mère la reine Nacbuca, *qui es in coelis*, vous êtes donc le diable, *sanctificetur nomen tuum* ? balbutia-t-il demi-mort de frayeur. »

– « Eh! non! dit le porte-falot, je suis le nain de Monseigneur le roi qui arrive cette nuit de Compiègne, et qui me dépêche devant pour faire ouvrir la poterne du Louvre. Le mot de passe est : Dame Anne de Bretagne et Saint-Aubin du Cormier. »

Les Flamands

III

Les Flamands, gent mutine et têtue.
Mémoires d'Olivier de la Marche.

Les Flamands

La bataille durait depuis none, quand ceux de Bruges lâchèrent le pied, et tournèrent le dos. Il y eut alors, d'une part, si épais désarroi, et de l'autre, si rude poursuite, qu'au passage du pont, nombre de révoltés croulèrent, pêle mêle hommes, étendards, chariots, dans la rivière.

Le comte entra le lendemain dans Bruges avec une merveilleuse cohue de chevaliers. Le précédaient ses hérauts d'armes qui sonnaient horriblement de la trompette. Quelques pillards, la dague au poing, couraient çà et là, et devant eux fuyaient des pourceaux épouvantés.

C'est vers l'hôtel de ville que se dirigeait la cavalcade hennissante. Là s'agenouillèrent le bourgmestre et les échevins, criant merci, mantels et chaperons par terre. Mais le comte avait juré, les deux doigts sur la Bible, d'exterminer le sanglier rouge dans sa bauge.

– « Monseigneur! »

– « Ville brûlée! »

– « Monseigneur! »

– « Bourgeois pendus! »

On ne bouta le feu qu'à un faubourg de la ville, on ne brancha aux gibets que les capitaines de la milice, et le sanglier rouge fut effacé des bannières. Bruges s'était rachetée cent mille écus d'or.

La Chasse
(1412)

IV

Allons ! cours un petit
le cerf, ce luy dist-il.

Poésies inédites.

La chasse

Et la chasse allait, allait, claire étant la journée, par les monts et les vaux, par les champs et les bois, les varlets courant, les trompes fanfant, les chiens aboyant, les faucons volant, et les deux cousins côte à côte chevauchant, et perçant de leurs épieux cerfs et sangliers dans la ramée, de leurs arbalètes hérons et cigogne dans les airs.

– « Cousin, dit Hubert à Regnault, il me semble que, pour avoir scellé notre paix ce matin, vous n'êtes guère en gaieté de cœur? »

– « Oui-dà! lui répondit-on. »

Regnault avait l'œil rouge d'un fou ou d'un damné; Hubert était soucieux; et la chasse toujours allait, toujours allait, claire étant la journée, par les monts et les vaux, par les champs et les bois.

Mais voilà que soudain une troupe de gens de pied, embusqués dans la Baume des Fées, se rua, la lance bas, sur la chasse joyeuse. Regnault dégaina son épée et ce fut – signez-vous d'horreur! – pour en bailler plusieurs coups au travers du corps de son cousin, qui vida les étrières.

– « Tue, tue! criait le Ganelon. »

Notre-Dame, quelle Pitié! – et la chasse n'allait plus, claire étant la journée par les monts et les vaux, par les champs et les bois.

Devant Dieu soit l'âme d'Hubert, sire de Maugiron, piteusement meurtri le troisième jour de juillet, l'an quatorze cent douze; et les diables aient l'âme de Regnault, sire de l'Aubépine, son cousin et son meurtrier! Amen.

Les Reîtres

V

Or, un jour Hilarion fut tenté par un démon femelle qui lui présenta une coupe de vin et des fleurs.

Vies des Pères du Désert

Les Reîtres

Trois reîtres noirs, troussés chacun d'une bohémienne, essayaient vers minuit, de s'introduire au moustier avec la clef de quelque ruse.

– « Holà! holà! »

C'était un d'eux qui se haussait debout sur l'étrier.

– « Holà! un gîte contre l'orage! Quelle méfiance avec-vous? Regardez au pertuis. Ces mignonnes qui nous lient en croupe, ces barillets que nous guindons en bandoulière, ne sont-ce point filles de quinze ans et vin à boire ? »

Le moustier semblait dormir.

– « Holà! holà! »

C'était une d'elles grelottant de froid.

– « Holà! un gîte, au nom de la benoîte mère du Sauveur! Nous sommes des pèlerins fourvoyés. La vitre de nos reliquaires, le bord de nos chaperons, les plis de nos manteaux ruissellent de pluie, et nos destriers, qui trébuchent de fatigue, ont perdu leurs fers par les chemins. » –

Une clarté rayonna au mitan fendu de la porte.

– « Arrière, démons de la nuit! »

C'étaient le prieur et ses moines, processionnellement armés de cierges.

– « Arrière, filles du mensonge! Dieu nous garde, si vous êtes chair et os, et si vous n'êtes pas fantômes, d'héberger en notre pourpris des païennes ou tout au moins des schismatiques! »

– « Sus! sus! crièrent les ténébreux cavaliers, – sus! sus! » – Et leur galop fut balayé au loin dans le tourbillon du vent, de la rivière et des bois.

– « Rebouter ainsi des pécheresses de quinze ans que nous aurions induites à pénitence! grommelait un jeune moine, blond et bouffi comme un chérubin. »

– « Frère! lui murmura l'abbé dans le cornet de l'oreille, vous oubliez que madame Aliénor et sa nièce nous attendent là-haut pour les confesser! »

Les Grandes compagnies
(1364)

VI

*Urbem ingredientur, per muros current,
domos conscendent, per fenestras
intrabunt quasi fur.*

Le Prophète Joël, chap. II, V.9.

Les Grandes compagnies

I

Quelques maraudeurs, égarés dans les bois, se chauffaient à un feu de veille, autour duquel s'épaississaient la ramée, les ténèbres et les fantômes.

– « Oyez la nouvelle! dit un arbalétrier. Le roi Charles cinquième nous dépêche messire Bertrand du Guesclin avec des paroles d'appointement ; mais on n'englue pas le diable comme un merle à la pipée! »

Ce ne fut qu'un rire dans la bande, et cette gaieté sauvage redoubla encore, lorsqu'une cornemuse qui se désenflait, pleurnicha comme un marmot à qui perce une dent.

– « Qu'est ceci? répliqua enfin un archer, n'êtes-vous point las de cette vie oisive ? Avez-vous pillé assez de châteaux, assez de monastères? Moi, je ne suis ni soûl si repu. Foin de Jacques d'Arquiel, notre capitaine! – Le loup n'est plus qu'un lévrier. – Et vive messire Bertrand du Guesclin, s'il me soldoie à ma taille, et me rue par les guerres! »

Ici la flamme des tisons rougeoya et bleuit, et les faces des routiers bleuirent et rougeoyèrent. Un coq chanta dans une ferme.

– « Le coq a chanté et Saint-Pierre a renié notre-seigneur ! marmotta l'arbalétrier en se signant. »

II

– « Noël! Noël! – Par ma gaine! Il pleut des carolus! »

– « Je vous en baillerai à chacun une boisselée! »

– « Point de gab? »

– « Foi de chevalerie! »

– « Et qui vous baillera, à vous, si grosse chevance? »

– « La guerre. »

– « Où ? »

– « En Espagnes. Mécréants y remuent l’or à la pelle, y ferment d’or leurs haquenées. Le voyage vous duit-il ? Nous rançonnerons au pourchas les maures qui sont des philistins! »

– « C’est loin, messire, les Espagnes! »

– « Vous avez des semelles sous vos souliers. »

– « Cela ne suffit pas. »

– « Les argentiers du roi vous compteront cent mille florins pour vous bouter le cœur au ventre. »

– « Tope ! nous rangeons autour des fleurs-de-lys de votre bannière la branche d’épine de nos bourguignotes. Que ramage la ballade ?

*Oh ! du routier
Le gai métier ! »*

– Eh bien! vos tentes sont-elles abattues ? vos basternes sont-elles chargées? Décampons. – Oui, mes soudrilles, plantez ici à votre départ un gland, il sera à votre retour un chêne! »

Et l’on entendait aboyer les meutes de Jacques d’Arquiel qui courait le cerf à mi-côte.

III

Les routiers étaient en marche, s’éloignant par troupes, l’haquebutte sur l’épaule. Un archer se querellait à l’arrière-garde avec un juif.

L’archer leva trois doigts.

Le juif en leva deux.

L’archer lui cracha au visage.

Le juif essuya sa barbe.

L’archer leva trois doigts.

Le juif en leva deux.

L’archer lui détacha un soufflet.

Le juif leva trois doigts.

– « Deux carolus ce pourpoint, Larron! s’écria l’archer. »

– « Miséricorde! En voici trois! » s'écria le juif. »

C'était un magnifique pourpoint de velours broché d'un cor de chasse d'argent sur les manches. Il était troué et sanglant.

À M. P. J. David, statuaire.

LES LÉPREUX

VIII

N'approche mie de ces lieux ;
Cy est le chenil du Lépreux.

Le Lai du lépreux.

Les Lépreux

Chaque matin, dès que les ramées avaient bu l'aigail, roulait sur ses gonds la porte de la maladrerie, et les lépreux, semblables aux antiques anachorètes, s'enfonçaient tout le jour parmi le désert, vallées adamites, édens primitifs dont les perspectives lointaines, tranquilles, vertes et boisées ne se peuplaient que de biches broutant l'herbe fleurie, et que de hérons pêchant dans de clairs marécages.

Quelques-uns avaient défriché des courtils : une rose leur était plus odorante, une figue plus savoureuse, cultivées de leurs mains. Quelques autres courbaient des nasses d'osier, ou taillaient des hanaps de buis, dans des grottes de rocaille ensablées d'une source vive, et tapissées d'un liseron sauvage. C'est ainsi qu'ils cherchaient à tromper les heures si rapides pour la joie, si lentes pour la souffrance!

Mais il y en avait qui ne s'asseyaient même plus au seuil de la maladrerie. Ceux-là, exténués, élanguis, dolents, qu'avait marqués d'une croix la science des mires, promenaient leur ombre entre les quatre murailles d'un cloître, hautes et blanches, l'œil sur le cadran solaire dont l'aiguille hâtait la fuite de leur vie, et l'approche de leur éternité.

Et lorsqu'adosés contre les lourds piliers, ils se plongeaient en eux-mêmes, rien n'interrompait le silence de ce cloître, sinon les cris d'un triangle de cigognes qui labouraient la nue, le sautillement du rosaire d'un moine qui s'esquivaient par un corridor, et le râle de la crécelle des veilleurs qui, le soir, acheminaient d'une galerie ces mornes reclus à leurs cellules.

À un bibliophile

VIII

Mes enfants, il n'y a plus de chevaliers
que dans les livres.

Conte d'une grand'mère à ses petits-enfants.

À un bibliophile

Pourquoi restaurer les histoires vermoulues et poudreuses du moyen âge, lorsque la chevalerie s'en est allée pour toujours, accompagnée des concerts de ses ménestrels, des enchantements de ses fées, et de la gloire de ses preux?

Qu'importent à ce siècle incrédule nos merveilleuses légendes, Saint-Georges rompant une lance contre Charles VII au tournoi de Luçon, le Paraclet descendant, à la vue de tous, sur le concile de Trente assemblé, et le juif errant abordant, près de la cité de Langres, l'évêque Gotzelin, pour lui raconter la passion de notre-seigneur?

Les trois sciences du chevalier sont aujourd'hui méprisées. Nul n'est plus curieux d'apprendre quel âge a le gerfaut qu'on chaperonne, de quelles pièces le bâtard écartèle son écu, et à quelle heure de la nuit Mars entre en conjonction avec Vénus.

Toute tradition de guerre et d'amour s'oublie, et mes fabels¹² n'auraient pas même le sort de la complainte de Geneviève de Brabant, dont le colporteur d'images ne sait plus le commencement, et n'a jamais su la fin!

¹² L'édition de J. Bony établie sur le manuscrit original, donne bien « fabels » et non pas « fables » (p. 261) avec la note suivante : « *fabel* ou *fablel*, en ancien français : petit conte. » (J. Bony, *op. cit.*, p. 395)

Ici finit le quatrième
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Ici commence le cinquième
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Espagne et Italie

La Cellule

I

L'Espagne, pays classique des imbroglios,
des coups de stylet, des sérénades et des
autodafés !

Extrait d'une Revue Littéraire.

Et je n'entendrai plus
les verrous se fermer sur l'éternel reclus.

Alfred de Vigny, *La Prison.*

La Cellule

Les moines tonsus se promènent là-bas, silencieux et méditatifs, un rosaire à la main, et mesurent lentement de piliers en piliers, de tombes en tombes, le pavé du cloître qu'habite un faible écho.

Toi, sont-ce là de tes loisirs, jeune reclus qui, seul dans ta cellule, t'amuses à tracer des figures diaboliques sur les pages blanches de ton livre d'oraisons, et à farder d'une ocre impie les joues osseuses de cette tête de mort?

Il n'a pas oublié, le jeune reclus, que sa mère est une gitana, que son père est un chef de voleurs ; et il aimerait mieux entendre, au point du jour, la trompette sonner le boute-selle pour monter à cheval, que la cloche tinter matines pour courir à l'église!

Il n'a pas oublié qu'il a dansé le boléro sous les rochers de la Sierra de Grenade avec une brune aux boucles d'oreille d'argent, aux castagnettes d'ivoire ; et il aimerait mieux faire l'amour dans le camp des bohémiens que prier Dieu dans le couvent!

Une échelle a été tressée en secret de la paille du grabat ; deux barreaux ont été sciés sans bruit par la lime sourde ; et du couvent à la Sierra de Grenade, il y a moins loin que de l'enfer au Paradis!

Aussitôt que la nuit aura clos tous les yeux, endormi tous les soupçons, le jeune reclus rallumera sa lampe, et s'échappera de sa cellule, à pas furtifs, un tromblon sous sa robe.

Les Muletiers

II

Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Chateaubriand, *Le Dernier Abencérage*

Les Muletiers

Elles égrainent le rosaire ou nattent leurs cheveux, les brunes andalouses, nonchalamment bercées au pas de leurs mules ; quelques-uns des arrières chantent le cantique des pèlerins de Saint-Jacques, répété par les cent cavernes de la Sierra ; les autres tirent des coups de carabines contre le soleil.

– « Voici la place, dit un des guides, où nous avons enterré la semaine dernière, Josè Matèos tué d'une balle à la nuque, dans une attaque de brigands. La fosse a été fouillée, et le corps a disparu. »

– « Le corps n'est pas loin, dit un muletier, je l'aperçois qui flotte au fond de la ravine, gonflé d'eau comme une outre. »

– « Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous! s'écriaient les brunes andalouses, nonchalamment bercées au pas de leurs mules. »

– « Quelle est cette hutte à la pointe d'une roche? demanda un hidalgo par la portière de sa chaise. Est-ce la cabane des bûcherons qui ont précipité dans le gouffre écumeux du torrent ces gigantesques troncs d'arbres, ou celle des bergers qui paissent leurs chèvres exténuées sur ces pentes stériles? »

– « C'est, répondit un muletier, la cellule d'un vieil hermite¹³ qui a été trouvé mort, cet automne, en son lit de feuilles. Une corde lui serrait le cou, et la langue lui pendait hors de la bouche. »

– « Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous! s'écriaient les brunes andalouses, nonchalamment bercées au pas de leurs mules! »

– « Ces trois cavaliers, cachés dans leurs manteaux, qui, passant près de nous, nous ont si bien observés, ne sont pas des nôtres. Qui sont-ils? demanda un moine à la barbe et à la robe toute¹⁴ poudreuses. »

– « Si ce ne sont, répondit un muletier, des alguazils du village de Cienfugos en tournée, ce sont des voleurs qu'aura envoyés à la découverte l'infernal Gil-Pueblo¹⁵, leur capitaine. »

– « Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous! s'écriaient les brunes andalouses, nonchalamment bercées au pas de leurs mules! »

¹³ Nous reproduisons l'orthographe archaïsante de l'édition de B. Guégan.

¹⁴ Nous suivons la leçon des éditions de J.-L. Steinmetz et de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

¹⁵ Nous conservons l'orthographe de l'édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

– « Avez-vous entendu ce coup d’espingle qu’on a lâché là-haut parmi les broussailles? demanda un marchand d’encre, si pauvre qu’il cheminait pieds nus. Voyez! la fumée s’évapore dans l’air! »

– « Ce sont, répondit un muletier, nos gens qui battent les buissons à la ronde, et brûlent des amorces pour amuser les brigands. Señors et señorines¹⁶, courage, et piquez des deux! »

– « Notre-Dame d’Atocha, protégez-nous! s’écriaient les brunes andalouses, nonchalamment bercées au pas de leurs mules! »

Et tous les voyageurs prirent le galop au milieu d’un nuage de poussière qu’enflammait le soleil ; les mules défilaient entre d’énormes blocs de granit, le torrent mugissait dans de bouillonnants entonnoirs, les forêts pliaient avec d’immenses craquements ; et de ces profondes solitudes que remuait le vent, sortaient des voix confusément menaçantes, qui tantôt s’approchaient, tantôt s’éloignaient, comme si une troupe de voleurs rôdait aux environs.

¹⁶ Nous conservons l’orthographe de l’édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

Le Marquis d'aroca

III

Mets-toi voleur de grand chemin, tu
gagneras ta vie.

Calderon

Le marquis d'Aroca

Qui n'aime, aux jours de la canicule, dans les bois, lorsque les geais criards se disputent la ramée et l'ombre¹⁷, un lit de mousses¹⁸ et la feuille à l'envers du chêne?

*

Les deux larrons baillèrent, demandant l'heure au bohémien qui les poussait du pied comme des pourceaux.

– « Debout! répondit celui-ci, debout! Il est l'heure de décamper. Le marquis d'Aroca flaire notre piste avec six alguazils. »

– « Qui? le marquis d'Aroca, dont j'ai escamoté la montre à la procession des révérends pères dominicains de Santillane! dit l'un. »

– « Le marquis d'Aroca, dont j'ai enfourché la mule à la foire de Salamanque! dit l'autre. »

– « Lui-même! répliqua le gitano ; hâtons-nous de gagner le couvent des trappistes pour nous y cacher une neuvaine sous le froc! »

– « Halte-là! Un moment! Rendez-moi d'abord ma montre et ma mule! »

C'était le marquis d'Aroca, à la tête de ses six alguazils, lequel écartait d'une main le feuillage blanc des noisetiers, et de l'autre signait au front les brigands de la pointe de son épée.

¹⁷ Nous suivons ici la leçon de l'édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit. (Voir J. Bony, *op. cit.*, p. 42I)

¹⁸ Nous suivons ici l'orthographe de l'édition de J. Bony, conforme au texte du manuscrit.

Henriquez

IV

Je le vois bien, il est dans ma destinée
d'être pendu ou marié.

Lope De Vega

Henriquez

– « Il y a un an que je vous commande, leur dit le capitaine, qu'un autre me succède. J'épouse une riche veuve de Cordoue, et je renonce au stylet du brigand pour la baguette du corrégidor. »

Il ouvrit le coffre : c'était le trésor à partager, pêle-mêle des vases sacrés, des bijoux, des quadruples, une pluie de perles, et une rivière de diamants.

« A toi, Henriquez, les boucles d'oreilles et la bague du marquis d'Aroca! à toi qui l'as tué d'un coup de carabine dans sa chaise de poste! »

Henriquez coula à son doigt la topaze ensanglantée, et pendit à ses oreilles les amétistes taillées en forme de gouttes de sang.

Tel fut le sort de ces boucles d'oreilles dont s'était parée la duchesse de Médina-Coeli, et qu'Henriquez, un mois plus tard, donna en échange d'un baiser, à la fille du geôlier de sa prison !

Tel fut le sort de cette bague qu'un Hidalgo avait achetée d'un Émir au prix d'une blanche cavale, et dont Henriquez paya un verre d'eau-de-vie, quelques minutes avant d'être pendu!

L'alerte

v

Ne se séparant jamais plus de sa
carabine que Dona Inès de la bague du
bien-aimé.

chanson espagnole

L'Alerte

La Posada^{*}, un paon sur son toit, allumait ses vitres à l'incendie lointain du soleil couchant, et le sentier serpentait lumineux dans la montagne.

*

– « Chut! N'avez-vous rien entendu, vous autres ? demanda un des guérillas, collant son oreille à la fente du volet. »

– « Ma mule, répondit un arriero, a fait un pet dans l'écurie. »

– « Gavache! s'écria le brigand, est-ce pour un pet de ta mule que j'arme cette carabine? Alerte! Alerte! Une trompette! voici les dragons jaunes! »

Et soudain, aux chocs des pots, aux grincements de la guitare, aux rires des servantes, au brouhaha de la foule succéda un silence à travers lequel eût bourdonné le vol d'une mouche.

Mais ce n'était que la corne d'un vacher. Les arrieros, avant de brider leurs mules pour gagner le large, achevèrent leur outre à moitié bue ; et les bandits qu'agaçaient en vain les grasses maritornes de la noire hôtellerie, grimpèrent aux soupentes, en bâillant d'ennui, de fatigue et de sommeil.

* Petite hôtellerie espagnole.

Padre Pugnaccio

VI

Rome est une ville où il y a plus de sbires que de citoyens, plus de moines que de sbires.

Voyage en Italie.

Rira bien qui rira le dernier !

Proverbe populaire.

Padre Pugnaccio

Padre Pugnaccio, le crâne hors du capuce, montait les escaliers du dôme Saint-Pierre, entre deux dévotes enveloppées de mantilles, et l'on entendait les cloches et les anges se quereller dans la nue.

L'une des dévotes, – c'était la tante, – récitait un ave sur chaque grain de son rosaire ; et l'autre, – c'était la nièce, – lorgnait du coin de l'œil un joli officier des gardes du pape.

Le moine marmottait à la vieille femme : – « Dotez mon couvent. » – Et l'officier glissait à la jeune fille un billet-doux musqué.

La pécheresse essayait quelques larmes, l'ingénue rougissait de plaisir, le moine calculait mille piastres à douze pour cent d'intérêt, et l'officier retroussait le poil de sa moustache dans un miroir de poche.

Et le diable, tapi dans la grand'manche de Padre Pugnaccio, ricana comme Polichinelle!

La chanson du Masque

VII

Venise au visage de masque.

Lord Byron

La chanson du Masque

Ce n'est point avec le froc et le chapelet, c'est avec le tambour de basque et l'habit de fou que j'entreprends, moi, la vie, ce pèlerinage à la mort!

Notre troupe bruyante est accourue sur la place Saint-Marc, de l'hôtellerie du signor Arlecchino qui nous avait tous conviés à un régal de macarons¹⁹ à l'huile et de polenta à l'ail.

Marions nos mains, toi qui, monarque éphémère, ceins la couronne de papier doré, et vous, ses grotesques sujets, qui lui formez un cortège de vos manteaux de mille pièces, de vos barbes de filasse et de vos épées de bois.

Marions nos mains pour chanter et danser une ronde, oubliés de l'inquisiteur, à la splendeur magique des girandoles de cette nuit rieuse comme le jour.

Chantons et dansons, nous qui sommes joyeux, tandis que ces mélancoliques descendent le canal sur le banc des gondoliers, et pleurent en voyant pleurer les étoiles.

Dansons et chantons, nous qui n'avons rien à perdre, et que derrière le rideau où se dessine l'ennui de leurs fronts penchés, nos patriciens jouent d'un coup de cartes palais et maîtresses!

¹⁹ « Le manuscrit porte bien *macarons*. » (J. Bony, *op. cit.*, p. 397) « Bertrand écrit toujours *macaron*, qui désigne d'ordinaire, en français, une pâtisserie, pour *macaroni* [...] ce qui a amené des éditeurs à corriger. Les deux termes dérivent du même mot italien. » (J. Bony, *op. cit.*, p. 381)

Ici finit le cinquième
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Ici commence le sixième
livre des fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

Silves

Ma chaumière

I

En automne les grives viendraient s'y reposer,
attirées par les baies au rouge vif du sorbier des
oiseleurs.

Le Baron R., *Monthermé*.

Levant ensuite les yeux, la bonne vieille vit comme la
bise tourmentait les arbres, et dissipait les traces des
corneilles qui sautaient sur la neige autour de la grange.

Le Poète allemand Voss, *Idylle XIII*.

Ma Chaumière

Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée des bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre, quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, – quel plaisir, quand le matin aurait secoué ses bouquets de givre sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin, à la lisière de la forêt, un voyageur qui va toujours s'amoindrissant, lui et sa monture, dans la neige et la brume!

Quel plaisir, le soir, de feuilleter, sous le manteau de la cheminée flambante et parfumée d'une bourrée de genièvre, les preux et les moines des chroniques, si merveilleusement portraits qu'ils semblent, les uns jouter, les autres prier encore!

Et quel plaisir, la nuit, à l'heure douteuse et pâle qui précède le point du jour, d'entendre mon coq s'égosiller dans le gelinier et le coq d'une ferme lui répondre faiblement, sentinelle juchée aux avant-postes du village endormi.

Ah ! si le roi nous lisait dans son Louvre, – ô ma muse inabritée contre les orages de la vie! – le seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux ne nous marchanderait pas une chaumine!

Jean des Tilles

II

C'est le tronc du vieux saule et ses rameaux penchants.

H. de Latouche, *Le Roi des Aulnes*.

Jean des Tilles

– « Ma bague! ma bague! » – Et le cri de la lavandière effraya dans la souche d'un saule un rat qui filait sa quenouille.

Encore un tour de Jean des Tilles, l'ondin malicieux et espiègle qui ruisselle, se plaint et rit sous les coups redoublés du battoir!

Comme s'il ne lui suffisait pas de cueillir, aux épais massifs de la rive les nèfles mûres qu'il noie dans le courant!²⁰

– « Jean le voleur! Jean qui pêche et qui sera pêché! Petit Jean friture que j'ensevelirai, blanc d'un linceul de farine, dans l'huile enflammée de la poêle! » –

Mais alors des corbeaux qui se balançaient à la verte flèche des peupliers, croassèrent dans le ciel moite et pluvieux.

Et les lavandières, troussées comme des piqueurs d'ablettes, enjambèrent le gué jonché de cailloux, d'écume, d'herbes et de glaïeuls.

²⁰ Nous adoptons la ponctuation de l'édition de J. Bony, conforme à celle du manuscrit.

À M^r Le B^{ron} R.

Octobre

III

Adieu, derniers beaux jours !
Alph. de Lamartine, *L'Automne*.

Octobre

Les petits savoyards sont de retour, et déjà leur cri interroge l'écho sonore du quartier ; comme les hirondelles suivent le printemps, ils précèdent l'hiver.

Octobre, le courrier de l'hiver, heurte à la porte de nos demeures. Une pluie intermittente inonde la vitre offusquée, et le vent jonche des feuilles mortes du platane le perron solitaire.

Voici venir ces²¹ veillées de famille, si délicieuses quand tout au dehors est neige, verglas et brouillard, et que les jacinthes fleurissent sur la cheminée, à la tiède atmosphère du salon.

Voici venir la Saint-Martin et ses brandons, Noël et ses bougies, le jour de l'an et ses jous, les Rois et leur fève, le carnaval et sa marotte.

Et Pasques, enfin, Pasques aux hymnes matinales et joyeuses, Pasques dont les jeunes filles reçoivent le blanche hostie et les œufs rouges!

Alors un peu de cendre aura effacé de nos fronts l'ennui de six mois d'hiver, et les petits savoyards salueront du haut de la colline le hameau natal.

²¹ Nous suivons la leçon des éditions de J.-L. Steinmetz et de J. Bony, conforme au manuscrit.

Sur les Rochers de Chèvremorte^{*}

IV

^{*} A une demi-lieue de Dijon.

Et moi aussi j'ai été déchiré par les épines
de ce désert, et j'y laisse chaque jour
quelque partie de ma dépouille.

Les Martyrs, Livre X

Sur les rochers de Chèvremorte*

Ce n'est point ici qu'on respire la mousse des chênes, et les bourgeons du peuplier, ce n'est point ici que les brises et les eaux murmurent d'amour ensemble.

Aucun baume, le matin, après la pluie ; le soir, aux heures de la rosée ; et rien pour charmer l'oreille que le cri du petit oiseau qui quête un brin d'herbe.

Désert qui n'entend plus la voix de Jean-Baptiste, désert que n'habitent plus ni les ermites ni les colombes!

Ainsi mon âme est une solitude où, sur le bord de l'abîme, une main à la vie et l'autre à la mort, je pousse un sanglot désolé.

Le poète est comme la giroflée qui s'attache frêle et odorante au granit, et demande moins de terre que de soleil.

Mais hélas! je n'ai plus de soleil depuis que se sont fermés les yeux si charmants qui réchauffaient mon génie!

22 juin 1832

* A une demi-lieue de Dijon.

Encore un Printemps

V

Toutes les pensées, toutes les passions qui
agitent le cœur mortel sont les esclaves de l'amour.
Coleridge.

Encore un printemps

Encore un printemps, – encore une goutte de rosée, qui se bercera un moment dans mon calice amer, et qui s'en échappera comme une larme!

O ma jeunesse, tes joies ont été glacées par les baisers du temps, mais tes douleurs ont survécu au temps qu'elles ont étouffé sur leur sein.

Et vous qui avez parfilé la soie de ma vie, ô femmes! s'il y a eu dans mon roman d'amour quelqu'un de trompeur, ce n'est pas moi, quelqu'un de trompé, ce n'est pas vous!

Ô printemps! petit oiseau de passage, notre hôte d'une saison qui chante mélancoliquement dans le cœur du poète et dans la ramée du chêne!

Encore un printemps, – encore un rayon du soleil de mai au front du jeune poète, parmi le monde, au front du vieux chêne, parmi les bois!

Paris, 11 mai 1836.

À M. A. De Latour.

Le deuxième homme

VI

*Et nunc, Domine, tolle, quaeso, animam meam a
me, quia melior est mihi mors quam vita.*

Jonas, cap. IV, v. 3.

J'en jure par la mort dans un monde pareil,
non, je ne voudrais pas rajeunir au soleil.

Alph. de Lamartine, Méditations.

Le deuxième homme

Enfer! – Enfer et paradis! – cris de désespoir! cris de joie! – blasphèmes des réprouvés! concerts des élus! – Ames des morts, semblables aux chênes de la montagne déracinés par les démons! âmes des morts semblables aux fleurs de la vallée cueillies par les anges!

*

Soleil, firmament, terre et homme, tout avait commencé, tout avait fini. Une voix secoua le néant. – « Soleil! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Soleil! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et le soleil ouvrit ses cils d'or sur le chaos des mondes.

Mais le firmament pendait comme un lambeau d'étendard. – « Firmament! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Firmament! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et le firmament déroula aux vents ses plis de pourpre et d'azur.

Mais la terre voguait à la dérive comme un navire foudroyé qui ne porte dans ses flancs que des cendres et des ossements. – « Terre! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Terre! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et la terre ayant jeté l'ancre, la nature s'assit, couronnée de fleurs, sous le porche des montagnes aux cent mille colonnes.

Mais l'homme manquait à la création, et tristes étaient la terre et la nature, l'une de l'absence de son roi, l'autre de l'absence de son époux. – « Homme! appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. » – « Homme! répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » – Et l'hymne de délivrance et de grâces ne brisa point le sceau dont la mort avait plombé les lèvres de l'homme endormi pour l'éternité dans le lit du sépulcre.

– « Ainsi soit-il! dit cette voix. Et le seuil de la radieuse Jérusalem se voilà de deux sombres ailes. » – « Ainsi soit-il! répétèrent les échos, et l'inconsolable Josaphat se remit à pleurer. » – Et la trompette de l'archange sonna d'abîme en abîme, tandis que tout croulait avec un fracas et une ruine immenses : le firmament, la terre et le soleil, faute de l'homme, cette pierre angulaire de la création.

Ici finit le sixième et dernier
livre des Fantaisies
de Gaspard
de la
Nuit

À M. Charles Nodier

Je prierai les lecteurs de ce mien
labeur qu'ils veuillent prendre une bonne part
tout ce que j'y ai escrit.

Mémoires du Sire de Joinville.

À M. Charles Nodier

L'homme est un balancier qui frappe une monnaie à son coin. La quadruple porte l'empreinte de l'empereur, la médaille du pape, le jeton du fou.

Je marque mon jeton à ce jeu de la vie où nous perdons coup sur coup et où le diable, pour en finir, rafle joueurs, dés et tapis verts.

L'empereur dicte des ordres à ses capitaines, le pape adresse des bulles à la chrétienté, et le fou écrit un livre.

Mon livre, le voilà tel que je l'ai fait et tel qu'on doit le lire, avant que les commentateurs ne l'obscurcissent de leurs éclaircissements.

Mais ce ne sont point ces pages souffreteuses, humble labeur ignoré des jours présents, qui ajouteront quelque lustre à la renommée poétique des jours passés.

Et l'églantine du ménestrel sera fanée, que fleurira toujours la giroflée, chaque printemps, aux gothiques fenêtres des châteaux et des monastères.

Paris, 20 septembre 1836.

Fin